

**RECHERCHES  
LIBERTAIRES**

N°2



S O M M A I R E

- |  |                  |
|--|------------------|
| -L'anarchisme et la vie des idées            | René FORAIN      |
| -Révolution économique, révolution érotique  | Gérard GILLES    |
| -Une présentation globale du Tiers-Monde     | Claude FAURE     |
| -Psychologie et anarchisme                   | Jacques LAMBINET |
| -Pourquoi K. Korsch ?                        | Michel HIRTZLER  |
| -A propos de la Lettre Ouverte de l'U.G.A.C. | T.A.C.           |
| -Correspondance                              |                  |

DANS LE PROCHAIN NUMERO

- |  |                 |
|--|-----------------|
| -Technocratie et pouvoir   | M. MICHEL       |
| -Problèmes d'anthropologie libertaire                                    | Gérard GILLES   |
| -Cinq thèses sur la lutte de la classe<br>ouvrière contre le capitalisme | Anton PANNEKOEK |
| -Etc...  |                 |

EDITION

- Nous rappelons que nous avons édité, en supplément au n° 1 de Recherches Libertaires, la traduction d'un article de K. KORSCH : "Une approche non dogmatique du marxisme". - Nous demander ce fascicule.



L'ANARCHISME ET LA VIE DES IDEES

L'anarchisme est une pensée du devenir, donc une pensée en devenir. L'exigence de liberté lui donne son impulsion. L'idée que la liberté donne à l'existence humaine son sens et ses valeurs constitue le fondement de sa réflexion et de ses expériences. Mais la liberté n'est jamais donnée comme un acquis. Elle est toujours à réaliser, à conquérir. Etre libre, c'est se libérer, c'est devenir libre.

La libération individuelle ne se sépare pas d'une libération collective. Il n'y a pas d'existence possible hors d'une collectivité. Hors d'elle, aucun individu ne peut subsister, encore moins se développer : ni matériellement, ni psychologiquement, ni intellectuellement. Dès sa naissance, chacun est modelé par son groupe, conditionné par la situation de ce groupe dans la société et dans l'histoire. Chaque homme est un noeud de relations avec les autres et avec le monde. La nature de ces relations marque ses réactions les plus intimes et sa conscience.

Se libérer, c'est transformer ces relations, donc agir sur la situation globale.

UNE PENSEE EN SITUATION.

Il faut rappeler ces évidences contre les postulats d'un individualisme abstrait et ses séquelles. Il faut aussi en tirer les conséquences pour la formulation-même du problème de la liberté.

L'exigence de liberté s'est formée et transformée à travers l'histoire. Elle est toujours relative aux possibilités pratiques d'une époque, à ses techniques, ses connaissances, ses modes de vie. Une société sans prise efficace sur le monde, sans moyens de dépasser la pénurie naturelle, n'aura pas la même conception de la liberté qu'une société capable de dominer et d'utiliser, dans une mesure toujours croissante, les énergies naturelles.

Ce sont les individus qui pensent, dira-t-on, et non pas les sociétés. Sans doute. Mais chaque individu pense dans les cadres pratiques et intellectuels que lui propose ou impose la vie sociale de son temps. Et l'idée de liberté se rattache toujours à une conception générale de l'homme et du monde, et de leurs rapports. Cette conception est elle-même conditionnée par l'ensemble des expériences, des idées et des connaissances d'un temps.

Dans un monde en devenir, l'idée de liberté est en devenir, tout comme l'idée qu'on peut se faire de l'homme et du monde. Une pensée de la liberté ne peut qu'évoluer sans cesse, ou alors elle se stérilise et perd toute prise sur le réel.

Depuis Proudhon et Bakounine, la vie sociale a connu une transformation accélérée, même si ses structures les plus déterminantes n'ont pas changé : les rapports de domination et d'exploitation. Même si les formes



d'asservissement ont changé, devenant moins brutales, mais se perfectionnant. La vie quotidienne, surtout, a subi des modifications profondes, et, du même coup, la mentalité, la conscience des hommes s'est transformée.

En même temps que s'est étendue la connaissance du monde, avec ses applications techniques, un nouvel ensemble de sciences a pris son essor : les sciences de l'homme. Peu importe qu'elles soient loin encore d'avoir atteint leur point de maturité. La sociologie, la psychologie, l'ethnologie, ont modifié l'idée que les hommes se font d'eux-mêmes et de leur liberté. Dans ce domaine aussi, de nouvelles techniques ont pris corps : elles pourraient soutenir notre liberté, elles sont utilisées surtout pour notre asservissement. Négliger l'apport des sciences de l'homme, c'est une grave perte sur le plan de l'intelligence et de l'efficacité.

### LEUR PRESENT ET LE NOTRE.

Proudhon, Stirner, Bakounine, ont posé le problème de la liberté dans les thèmes de leur temps, face à leur situation historique. Il en découle deux conséquences :

- 1) Leur pensée est imprégnée des courants intellectuels de leur époque. Pour comprendre vraiment ce qu'ils disent, nous devons replacer leurs ouvrages dans le tissu de la vie intellectuelle où elles ont pris naissance.

Cela nous évitera d'attacher plus d'importance qu'il ne faut à des formulations trop nettement tributaires d'un esprit dépassé. Cela nous permettra surtout de saisir la portée exacte de leurs idées, leur mouvement interne et leurs lignes d'évolutions. Il s'agit de "remettre à flot" leur pensée dans les courants qui l'ont portée ou contre lesquels elle a lutté.

- 2) Un penseur, quelle que soit son envergure, est toujours limité par sa situation particulière dans le temps, dans la société. Sa formation et son expérience le prédisposent à poser certains problèmes plutôt que d'autres, selon certaines méthodes. Cela veut dire, non seulement que l'anarchisme est à repenser en fonction des conditions nouvelles, mais que bien des problèmes restent à poser et à penser. C'est une absurdité de vouloir simplement adapter au présent des formules passées. Nous n'avons qu'une manière d'être fidèles à nos auteurs : retrouver le dynamisme de leur pensée, poursuivre leur réflexion dans le cadre actuel, en tenant compte, comme ils l'ont fait, de l'apport et des débats de la pensée contemporaine.

Car il ne s'agit pas seulement de reposer des problèmes, mais de poser des problèmes nouveaux. Ce faisant, nous n'échapperons pas aux influences de la vie intellectuelle présente. Il n'est pas question de s'y refuser, mais de critiquer, dans la mesure du possible, ses défaillances, ses illusions, ses mystifications et de choisir, en même temps, les courants qui nous porteront le plus loin, en cherchant à les approfondir ou à les dépasser. Il nous faudra tenir compte des connaissances acquises et aussi de leur interprétation théorique, philosophique.



Une philosophie authentique, une philosophie en acte, est un effort pour situer l'homme dans la totalité de son monde et proposer des solutions lui permettant de s'y affirmer. Pour développer une philosophie libertaire actuelle, nous devons tenir compte de la somme d'expérience et de réflexion exprimée dans la pensée contemporaine. Le vase clos, c'est le ressassement stérile d'un passé appauvri, la mort par asphyxie.

Ces remarques peuvent donner une première idée des intentions de "Recherches Libertaires". Nous voulons avoir à faire avec des idées vivantes, arrachées au cloisonnement, à la formule sclérosée. Nous sommes pour la circulation des idées, à travers le temps, à travers les frontières. Loin de rejeter les oeuvres qui ont fondé l'anarchisme, nous voulons les revitaliser en les retremnant dans leur milieu nourricier, retrouver leur esprit, en tirer des hypothèses et des méthodes pour notre présent. Ce qui implique aussi une permanente remise en question.

Par delà la barrière des langues, nous voulons aussi renouer avec l'activité libertaire hors de France, dont l'expression intellectuelle est si mal connue des anarchistes français. Sur tous les plans, nous essaierons de rétablir les liaisons, les communications, les échanges. De stimuler la discussion et le travail collectif. Dans le contact permanent avec le réel et l'actuel.

C'est pourquoi aussi nous ne nous laisserons pas absorber par des tâches d'érudition ou d'explication de textes. Notre souci, c'est le devenir de l'anarchisme, et l'élaboration, la clarification théorique que nous recherchons, ont pour but une intervention plus efficace dans le devenir social, la capacité d'agir à bon escient et de comprendre à temps ce qui, dans l'action et la pensée, constitue une manifestation nouvelle de l'esprit libertaire.

René FORAIN

(Strasbourg)



REVOLUTION ECONOMIQUE - REVOLUTION EROTIQUE

1 - L'EROTISME DE GEORGES BATAILLE.

"Toute révolte est sexuelle" (André Breton).  
Toute sexualité est révolutionnaire.

Dans le premier article de cette série consacrée à la sexologie politique (1), j'ai tenté de montrer, à travers deux auteurs contemporains, l'échec d'un essai de synthèse entre psychanalyse et marxisme. Cet échec était nécessaire avec la méthode employée par les auteurs, méthode consistant à prendre, comme point de départ, psychanalyse et marxisme comme systèmes constitués en anthropologie totalitaire, chaque système se suffisant à lui-même et excluant l'autre. André Breton traitait la métapsychologie de Freud de métaphysique. On pourrait en dire autant du marxisme tel que le conçoit les marxistes contemporains. Les tentatives de Marcuse et d'O. Brown ne sortent pas de la "métaphysique" et visent à constituer des systèmes hybrides tout aussi irréalistes que ceux dont ils sont issus.

Pour éviter semblable échec, une seule méthode est possible : partir, non de systèmes à prétention anthropologique, mais des phénomènes économiques et érotiques tels qu'ils sont décrits par les sciences empiriques et vécus par les individus et les sociétés existants. C'est à partir de ce retour aux phénomènes réels, concrets, connus et vécus, que pourra se développer une critique débouchant sur une praxis réaliste.

Un auteur, qui n'était d'ailleurs, ni psychanalyste, ni économiste, encore moins sociologue, Georges Bataille, nous donne, dans son ouvrage (édité en collection 10/18, d'une part, et chez J.J. Pauvert, d'autre part) intitulé "L'Erotisme", un bel exemple des résultats de pareille méthode.

"L'Erotisme", de Georges Bataille, c'est une méditation sur la sexualité humaine vécue par l'un des meilleurs écrivains érotiques de notre époque et appuyée de solides connaissances scientifiques, historiques, préhistoriques, psychanalytiques, ethnologiques, et une très sûre méthode phénoménologique.

Pour Georges Bataille, le phénomène primitif qui distingue radicalement l'homme de l'animal, est le travail. Le travail introduit au sein de la sexualité et de la mort une faille irréductible qui se manifeste par l'instauration d'une dialectique ambiguë de la régression et de la transgression.

La préhistoire nous apporte deux certitudes : à ses origines, l'homme a inventé le travail et l'ensevelissement des morts, première trace matérielle d'un culte entourant la mort.

L'homme travaille, c'est-à-dire produit des outils qui lui serviront à produire des subsistances et il organise l'environnement naturel pour forcer celui-ci à produire ce dont il a besoin, alors que l'animal se



contente de s'emparer des proies ou de manger les produits qui se trouvent à sa portée. Avec le travail humain, industrie et agriculture, apparaît l'organisation, la production consciente des subsistances, production nécessitant la fabrication préalable des outils, la préparation du sol, en un mot la réalisation des moyens de production. Il va s'instituer, entre les hommes, des rapports de production, lesquels vont conditionner l'existence des individus et des groupes humains. L'organisation du travail impose des règles rationnelles. Bataille appelle le monde du travail le monde de la raison.

Mais, ni la nature, ni l'humanité, ne peuvent se réduire à des êtres de raison et il subsiste en l'homme un fond d'irrationalité, de pulsions violentes, ce que Freud appela le ça, les pulsions sexuelles et les instincts de mort. Nous voyons donc se constituer une première opposition entre la rationalité du travail au service des instincts de conservation (le travail produit des subsistances nécessaires à la continuation de la vie des individus et des groupes) et la violence irrationnelle des pulsions qui demandent satisfaction immédiate. En termes freudiens, nous voyons l'opposition entre le principe de plaisir-déplaisir et le principe de réalité.

La satisfaction immédiate des désirs rendrait tout travail impossible, mais le travail permet une satisfaction différée. A la production, succède la consommation. Nous voyons s'établir la dialectique répression-transgression comme tentative de conciliation de la double nécessité de produire et de jouir.

Il devient clair, ainsi, que l'objet des interdits est la violence qui désorganiserait le travail. La forme concrète que prendraient les interdits dans chaque groupe social variant avec les structures de ces groupes.

Après avoir démonté ce mécanisme, notre auteur aborde le problème de la mort.

L'homme travailleur, organisateur de la rationalité de son monde, se heurte inévitablement à une limite qui est la mort. Dans le monde organisé en vue de l'existence humaine, la mort apparaît comme l'absolu scandale. L'irruption soudaine de la violence incontrôlable dans le monde de l'ordre. L'existence du cadavre témoignant de la mort, l'horreur qu'inspire la mort est vécue comme l'horreur du cadavre, signe de la mort; cette qualité de signe de la mort faisant du cadavre un objet fondamentalement différent de tout autre objet et les cérémonies entourant le cadavre ont pour but la conjuration de la violence présente signifiée par la mort.

En face de la mort, irruption de la violence irrationnelle dans le monde rationnel du travail, seule une pensée s'opposant à la pensée rationnelle du travail convient : la pensée religieuse, irrationnelle, mythique et symbolique.

Dans cette pensée, la mort a pour cause le meurtre, d'où liaison entre l'horreur de la mort, signe de violence et de meurtre, et l'interdit du meurtre, forme de l'interdit de la violence.

De même, la sexualité apparaît comme violence, d'une part, comme nous



l'avons vu plus haut, au niveau de l'exigence instinctuelle et est liée intimement avec la mort sur un plan biologique, comme l'ont montré aussi bien les études sur les unicellulaires que la psychanalyse depuis Freud et Ferenczi.

Sexualité et mort sont donc frappées d'interdit dans les sociétés humaines fondées sur le travail. L'interdit, par la pression exercée sur les tendances profondes ainsi refoulées, entraîne une réaction des pulsions refoulées qui tendent à se libérer dans une violence qui brise l'interdit. L'interdit engendre la transgression. Les sociétés organisent cette transgression, nous l'avons vu, sur le modèle de l'activité économique comme succession dans le temps et limitation au sein des structures sociales, le désordre s'intégrant finalement dans l'ordre en le conservant.

La transgression s'organise sous forme d'un rituel dont les occasions sont codifiées et les limites parfaitement définies. La transgression garde un aspect ambigu ; elle lève l'interdit tout en le conservant, de même que l'interdit porte en lui la transgression.

On assiste ainsi à la séparation du monde en deux domaines complémentaires, intégrés dans une structure générale d'une société. D'un côté, le domaine profane du travail productif d'où la violence est exclue, ce domaine profane appelant le domaine du sacré, domaine de l'interdit et de sa transgression. Les deux domaines s'articulent sur le modèle de la production-consommation. Production pendant laquelle règne l'interdit, consommation pendant laquelle le produit est consommé et l'interdit transgressé : la fête.

La transgression maintenant l'interdit soulève une nouvelle ambiguïté. L'acte interdit est alors permis ou même obligatoire, mais reste interdit violé d'où coupable. Finalement, la dialectique de l'interdit-transgression entraîne la culpabilité et l'angoisse.

J'ai rapidement résumé le noyau de la thèse de Bataille, qu'il développe ensuite à travers des exemples historiques : interdit de la mort transgressé dans le sacrifice, le duel, la vendetta, la guerre. Interdit de la sexualité transgressé dans le mariage, l'orgie rituelle, la prostitution, etc...

## 2 - AU DELA DE G. BATAILLE. - "L'ABONDANCE".

La liaison de la dialectique de l'interdit-transgression à la nécessité du travail, permet de comprendre l'évolution de la répression sexuelle et de ses conséquences à travers l'histoire des groupes humains.

Jusqu'à une époque récente, toutes les sociétés humaines étaient caractérisées par la rareté des produits, rareté expliquant la nécessité de consacrer la majeure partie de l'énergie humaine au travail. Cette rareté, avec ses conséquences, entraîne une frustration des besoins instinctuels réprimés. Pour échapper à cette situation conflictuelle, les hommes se sont engagés dans une évolution technique ayant pour finalité dernière la production de biens en abondance avec le minimum de travail et ont emprunté des techniques visant à produire plus, puis à produire



plus avec moins de travail. Cet effort, poursuivi depuis l'apparition de l'homme, aboutit à un premier point remarquable de l'histoire économique en Europe du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles : la révolution industrielle.

Pour la première fois, le travail ne repose plus sur l'énergie mécanique des muscles humains ou animaux, mais sur l'utilisation de sources extérieures d'énergie : charbon, avec la machine à vapeur, puis d'autres sources avec l'électricité (énergie des fleuves, atomique, etc...).

Pendant cette phase de la révolution industrielle, le travail humain reste indispensable et même se dégrade. En effet, la classe capitaliste, propriétaire de l'appareil de production, a besoin, pour réaliser la croissance de cet appareil, que les techniques permettent, et que les structures sociales que cette classe a instaurées exigent (règle de croissance et concentration du capital baptisée expansion par les économistes bourgeois modernes), une nombreuse armée de travailleurs. En outre, les mécanismes d'accumulation du capital dans le système caractérisé par la triade salaire-prix-profit, exigent un asservissement de la vie économique à la nécessité du profit maximal, le prix étant limité par les nécessités de la concurrence entre les capitalistes. Le maintien des salaires au niveau le plus bas en découle logiquement, ainsi que l'utilisation de toute la force du travail du salarié (réduire la durée du travail obligerait à payer un plus grand nombre de travailleurs, donc à augmenter les coûts de production, le salaire minimal par tête de travailleur ne pouvant descendre au-dessous d'une certaine limite fixée par les besoins du travailleur qui doit se maintenir en état de travailler efficacement).

Le travailleur, en plus de la production, doit assurer la reproduction de la classe laborieuse, produire des enfants qui viendront augmenter les effectifs de l'armée du travail.

Par ailleurs, l'extension du capital entraîne des guerres pour conquérir des sources de matières premières (guerres coloniales), des marchés, ou ruiner la concurrence étrangère. Ces guerres consomment une grande quantité de jeunes gens.

La guerre, devenue un moyen au service du capital, va s'adapter au principe de rendement qui domine la production. Finies, les guerres "dentelles" de l'ancien régime. On passe à la guerre l'extermination de l'ennemi. La guerre quitte le domaine sacré pour réintégrer le domaine profane de l'économie. Cela n'empêche pas les prêtres, ralliés au nouveau système malgré leur nostalgie de l'ancien, de bénir les armées, levant ainsi l'interdit du meurtre. La guerre, en dernière analyse, participe des deux domaines qui tendent à se fondre au prix d'une série infinie de nouvelles contradictions (dans cette lignée évolutive, on verra un jour les prêtres se mettre à travailler et se faire prêtres-ouvriers quand la confusion des deux domaines aura assez progressé, au XX<sup>e</sup> siècle).

Sur le plan sexuel, la classe capitaliste est obligée de renforcer l'interdit. Toute énergie humaine doit servir le capital. La répression atteint des sommets jamais approchés auparavant. Le capitalisme crée des idéologies, chrétiennes ou athées, réunies sous le nom de puritanisme en hommage à la plus fanatique d'entre elles. Le plaisir devient le seul péché vraiment capital. Mais la nécessité de la production d'enfants s'insère dans la dialectique générale interdit-transgression. Le péché sera permis



et même recommandé à condition qu'il ait pour but la reproduction (j'exposerai, dans un article ultérieur, comment, chez l'homme, sexualité et reproduction ne sont pas absolument liées. Ici, considérons cette idée comme acquise).

La politique de répression sexuelle se double d'une politique nataliste et tout acte sexuel qui n'a pas pour but la reproduction (usage de contraceptifs, homosexualité,..) est violemment réprimé (dans certains états américains, le coït extra vaginal, même entre époux, est puni de prison ; en France, il peut être un cas de divorce).

Les contradictions internes du système capitaliste entraînent des conséquences qui vont amener son écroulement. Les travailleurs, surexploités, réagissent et entrent en lutte contre la classe capitaliste. Cette lutte arrache des conquêtes partielles vite annulées par la réaction du capital. Les capitalistes, pour réduire toujours plus le coût de production, augmenter celle-ci et les profits, remplacent les travailleurs humains par des machines et encouragent les progrès techniques et scientifiques dans ce but.

Pour éliminer la concurrence, les capitaux se concentrent aux mains de monopoles. Enfin, les capitalistes vont se servir de l'Etat pour se protéger contre les revendications des travailleurs, contre les risques que leur fait courir le système libéral (nationalisation des entreprises en déficit mais nécessaires à l'économie, comme les chemins-de-fer, aides financières à l'expansion, avantages fiscaux, planification par les services de l'Etat, etc...) et mener les guerres impérialistes.

L'Etat au service du capital assure, par ses lois et son appareil policier, judiciaire et pénitentiaire, la répression, quand les tabous intrajetés par l'éducation dans l'âme des individus ne suffisent pas à contenir leurs pulsions.

Le système, malgré la violence de la lutte des classes, fonctionne plus ou moins bien jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle où se place la deuxième révolution dans le domaine économique. Cette révolution, due à de nouveaux progrès techniques, en particulier l'automatisation, transforme l'appareil de production et l'amène à un niveau tel que la production continue à croître alors que le travail humain continue. On produit de plus en plus avec de moins en moins de travailleurs. Les travailleurs rendus inutiles par cette nouvelle étape de l'automatisation de la production, sont tout simplement éjectés de l'appareil économique et demeurent des chômeurs. Ceux-ci, ne recevant plus de salaires, ne peuvent plus acheter une production de plus en plus abondante que la capitaliste, lui, ne peut plus vendre, - d'où le nom de "crise de surproduction" donné par les capitalistes à cette crise (2).

Si l'histoire obéissait à un certain déterminisme, comme le croient certains marxistes staliniens, cette crise aurait entraîné la fin du capitalisme. Hélas, grace aux erreurs du mouvement ouvrier dominé par les staliniens et une social-démocratie trop occupée de cuisine électorale pour penser à la révolution, il en a résulté, d'une part, la main-mise par les fascistes sur la majeure partie de l'Europe, et, d'autre part, la deuxième guerre mondiale grace à quoi la classe capitaliste a pu garder le pouvoir, liquider la révolution prolétarienne et organiser une structure néo-capitaliste qui dure encore à l'heure actuelle.



Actuellement, donc, nous vivons sous le régime dit néo-capitalisme, dernière forme prise par le capitalisme pour maintenir une structure dépassée. Ce système se caractérise par un maintien des structures fondamentale des échanges, le système salaire-prix-profit, la main-mise d'une minorité de capitalistes, financiers et l'Etat, sur l'appareil de production et l'exploitation du travail, et une conservation des structures de la société du travail dans les autres domaines, en particulier du système interdit-transgression dans le domaine qui nous occupe ici.

Pour pallier aux conséquences du progrès technique, le néo-capitalisme, c'est-à-dire le capitalisme et les technocrates (ou organisateurs) au service du capital et de l'Etat, tentent, avec plus ou moins de succès, de mener une politique de "plein emploi" (3). Il s'agit de fournir des occasions de travail à tous, le chômage étant contenu dans les limites définies par les technocrates. Cette politique se traduit en fait par la multiplications des postes de travail improductif, le travail devenant une fin en soi et non un moyen de produire. C'est ainsi qu'on voit grossir le secteur que C. Clark appelle tertiaire : bureaucratie monstrueusement hypertrophiée n'ayant d'autre activité que de s'administrer elle-même, comme l'a montré le sociologue humoriste Parkinson, armée, circuits de distribution démesurément allongés et complexes, appareil répressif (polices parallèles ou non), ces appareils suscitant à leur tour une bureaucratie.

Du travail est, de même, créé par des productions inutiles telles que les armements. Des produits utiles sont intentionnellement fabriqués de mauvaise qualité afin que leur usure rapide justifie leur reproduction accélérée. Des produits dont nul n'a besoin sont vendus uniquement grâce à une publicité obsédante. D'autres emplois sont créés par cette même publicité. Enfin, l'action des travailleurs ayant arraché à l'appareil capitaliste étatique quelques temps de loisirs, l'appareil s'est mis à organiser ces loisirs afin d'en tirer profit tandis que l'Etat organisait la répression contre les activités libres dont les loisirs auraient pu être l'occasion (plages organisées par les C.R.S., création du ministère de la culture, de la jeunesse, etc...).

Pour neutraliser les revendications des victimes, le système intègre leurs organisations : partis intégrés dans le stupide jeu électoral, intégration des syndicats à l'entreprise, etc...

La répression reste confiée à l'Etat qui monopolise l'éducation des enfants et les moyens d'action idéologique sur les masses : radio, T.V., presse, et le système répressif décrit plus haut.

Les progrès techniques pourraient libérer l'homme de la nécessité de travailler si le peu de travail humain qui reste encore nécessaire était également réparti entre tous, si étaient supprimés tous les emplois inutiles qui n'ont d'autre but que le maintien de structures héritées de la rareté et si ces mêmes structures ne freinaient pas les progrès libérateurs des sciences et des techniques.

Ce que seraient ces nouvelles structures, mes camarades et moi-même aurons l'occasion de dire dans cette revue. Il suffira de souligner ici que le changement doit être radical. Il ne suffit plus d'aménager le système, il faut le renverser, abolir le circuit d'échange salaire-prix-profit, la monnaie capitalisable, la propriété des moyens de production et l'Etat centralisé autoritaire au service du capital, liquider sa bureau-



cratie, ses armées et ses polices, en finir avec les actuels circuits de distribution.

A la place, nous proposons l'auto-gestion de l'appareil productif par les producteurs, la distribution des produits, - les produits abondants étant gratuits, les autres distribués en échange d'une monnaie de consommation incapitalisable, distribuée aux consommateurs en telle quantité que toute la production puisse être échangée contre elle, le prix des produits étant fonction de leur rareté, le consommateur choisissant librement grâce à cette monnaie de consommation.

Le travail productif doit être distribué également entre tous selon les capacités et les goûts de chacun, le travail improductif éliminé. Le temps libre ainsi dégagé étant consacré aux loisirs, c'est-à-dire à la libre activité des individus sans qu'aucun contrôle s'exerce sur cette activité.

Les progrès techniques libérant l'homme de la nécessité de travailler, une part de plus en plus grande de l'énergie qu'il consacre dans le système de la rareté à travailler pour produire, va se trouver libérée. Ceci entraîne, comme conséquence, que les interdits, qui avaient pour but de dériver vers le travail l'énergie sexuelle, n'ont plus de raison d'être. Avec la levée des interdits, disparaît le système interdit-transgression et la liberté se substitue à lui.

La sexualité se trouve ainsi libérée et, du même coup, désacralisée, redevenue naturelle comme toute activité du corps. Nous avons vu, avec G. Bataille, que l'interdit-transgression ayant pour objet la sexualité était lié au problème de la mort. Dans la mesure où nous désacralisons le phénomène sexuel, la mort doit se trouver du même coup désacralisée et replacée au rang de phénomène naturel. Elle redevient l'achèvement naturel d'une vie consacrée aux plaisirs ainsi que l'enseignait la philosophie édoniste. La désacralisation de la mort et sa réintégration dans le domaine naturel supprime, en même temps, la nécessité de transgresser l'interdit lié à la mort, c'est-à-dire le meurtre, qui perd tout sens, n'a plus l'attrait maudit-sacré que lui conférait le système aboli. Il n'a alors plus de raison d'être et doit disparaître avec le culte des morts.

Eros et Thanatos, dissociés par le système travail-interdit-transgression, peuvent maintenant trouver une forme de conciliation chez l'individu libéré au sein d'une société libre, sans qu'il soit possible actuellement de dire quelle sera la forme précise d'existence qui permettra cette conciliation. Il appartiendra à chaque individu de la trouver au cours de la construction de soi-même, de même que chacun, au sein de toutes les expériences sexuelles possibles, devra trouver celles qui conviennent à sa nature et au choix de sa liberté.

Cette révolution économique et sexuelle, l'état actuel des sciences et des techniques la rend possible. Nous pouvons aujourd'hui, dans les pays industriellement avancés, instaurer l'abondance et la liberté au prix d'une révolution qui jettera à bas, non seulement le capitalisme, mais toute l'économie de rareté et de travail, non seulement la culture occidentale, mais tout le système qui lui a permis de se développer, système fondé sur la répression.



Cette révolution possible, il nous reste à dire un mot des forces à mobiliser pour la faire. Ceux qui peuvent faire cette révolution ? Tous ceux que le système opprime. Les travailleurs, bien sûr, d'abord, dont le travail est exploité par les classes dominantes, ceux qui produisent pour les autres et, avec eux, tous ceux dont le travail inutile n'a d'autre but que la survie du système qui les condamne à un travail insensé, stérile et absurde. Ceux, aussi, qui sont les victimes privilégiées de la répression sexuelle. Les femmes, d'abord, que le système ravale au rang d'objet, machines à produire des enfants en série qu'elles doivent élever tant bien que mal en attendant de les voir absorber par la machine à exploiter l'homme ou finir sur les champs de batailles à l'âge de vingt ans pour la gloire du système. Tous ceux dont les goûts sexuels ne correspondent pas à ce qu'exige "la morale" et les "bonnes mœurs", les minoritaires érotiques, "fléaux sociaux", "pervers", et autres allergiques au coït vaginal et au mariage. Tous les jeunes, dont on exige l'abstinence à l'âge où leurs désirs sexuels sont les plus intenses, sans compter tous les insatisfaits qu'une propagande, baptisée "éducation morale", a réussi à entraîner vers le mariage contre leurs tendances réelles qu'ils ignorent eux-mêmes et qu'ils n'auront jamais pu satisfaire.

A tous ces hommes, à toutes ces femmes, il faut faire prendre conscience de leur oppression et des possibilités de leur libération. Cela est notre rôle de propagandiste de la révolution libertaire.

x  
x x

Dans cet article, parti d'une thèse d'un auteur érotique dont les écrits ont fait un "auteur maudit" dans le système de la répression, prolongeant cette thèse vers des perspectives révolutionnaires, en peu de pages nous avons dû nous contenter d'un survol rapide de la question, rester schématisé et abstrait, utiliser des concepts ambigus ou mal définis, tels ceux d'homme, de sexualité, de mort. C'est dire que cet écrit soulève nombre de questions, appelle des éclaircissements. Dans la suite de cette série, après cette abstraite synthèse, nous devons tenter un retour à l'existence concrète, examiner comment les règles du système sont intériorisées et conditionnent les individus et quelles possibilités restent ouvertes de récupérer ces individus conditionnés par le système, pour une reprise en main de leur destin qui doit les mener, à travers une prise de conscience révolutionnaire, à l'action. La solution de ces problèmes fera l'objet des prochains articles de cette série.

Gérard GILLES  
(T.A.C.)

- 
- (1) Mot formé sur le modèle "d'Economie Politique" correspondant à peu près à ce que les traducteurs de Reich appellent "Economie Sexuelle."
  - (2) Phénomène étudié en son temps par le fondateur de l'Ecole Abondanciste, J. Duboin, et qui a inspiré les considérations présentes.
  - (3) Expression mise à la mode par l'économiste néo-capitaliste Keynes.



UNE PRESENTATION GLOBALE DU TIERS-MONDE

L'impérialisme colonial a été un des traits dominants de la politique mondiale entre 1870 et 1914. Il entraîna l'Europe à établir son hégémonie sur plus de la moitié de l'Asie, 90 % de l'Afrique, la quasi totalité de l'Océanie, tout en suscitant des transformations aussi importantes pour les peuples de ces pays que pour les Européens.

Seisir la situation actuelle sans évoquer, même rapidement, les conditions qui ont permis l'édification des empires coloniaux, serait une gageure. C'est-là le point de départ nécessaire à une étude ayant pour objet la situation actuelle des pays du Tiers-monde.

RAPPEL HISTORIQUE

La question du "sous-développement" de certains pays est intimement liée au "développement" de certains autres : en l'occurrence, les pays d'Europe occidentale.

L'Europe occidentale, jusqu'à la Révolution française, est une Europe agricole. Entendons par là que ceux qui détiennent les pouvoirs de décision sont les grands propriétaires fonciers. Ils s'appellent alors seigneurs ou rois. Leur rôle social est éminemment conservateur. La société préindustrielle est à la fois rurale et marchande. Le pôle politique est sous la coupe de la part dynamique du pays, il s'identifie à celle des propriétaires terriens. La rente foncière est la principale source de revenus et la meilleure forme de rémunération du capital.

L'évolution des structures sociales était restée pratiquement inchangée du Moyen-âge à l'aube de l'ère industrielle. L'entrée dans la vie publique de l'industrie, des techniques qui lui permirent de voir le jour, allaient changer subitement le rapport des forces sociales en présence. La bourgeoisie s'affirmait. Elle s'affirmait parce que plus dynamique, plus audacieuse que les propriétaires fonciers. Alors que le surplus réalisé par les seigneurs était utilisé à des fins non productives (ou non reproductives), la bourgeoisie s'élançait dans la conquête industrielle. Elle investit dans la découverte technique.

A un féodalisme conservateur, socialement et économiquement parlant, s'oppose une bourgeoisie mue par la dynamique économique capitaliste. Lorsque deux classes sociales sont animées par des intérêts divergents, il se produit une rupture au profit de la classe la mieux armée, la plus cohérente. Pour la France, ce sera la Révolution de 1789.

Si 1789 peut être considéré comme l'affirmation de la classe bourgeoise, situer sa naissance, ses premières manifestations, est infiniment plus délicat. "Le fait que cette accumulation capitaliste ne se soit produite avec cette ampleur (car Rome ou la Chine l'ont connue aussi) que dans la seule Europe reste inexplicé. Et inexplicé aussi que ce bouleversement ait modifié radicalement les formes juridiques, politiques, esthétiques, psychologiques, religieuses, de l'existence collective. Sur



ce point, ni l'hypothèse de Marx, ni celle de Max Weber, ne sont tout-à-fait satisfaisantes, car l'intérêt économique seul, ni le paradoxe du protestantisme accumulateur de richesses par dédain de l'or, n'expliquent l'ampleur et la variété du phénomène." (1).

On s'accorde généralement à dire que c'est dans les ports et aux environs du XVII<sup>e</sup> siècle, que la classe bourgeoise se forme comme nouvelle classe économique. Ce sont les marchands, les négriers qui la constituent. Ils frêtèrent de nombreux bateaux pour partir à la recherche de l'or et des marchandises rares. Le schéma de leur commerce s'établissait de la façon suivante : le départ s'effectuait d'Europe avec une cargaison de pacotilles en direction de la côte africaine où ils échangeaient le contenu de leur cale contre des esclaves. Les esclaves étaient alors revendus au Brésil, aux Antilles ou au sud de l'Amérique du nord, contre des produits locaux (sucre), ou contre des matières précieuses (or, pierres, etc...). Le tout était ramené en Europe et était accumulé ou négocié.

Ce fût la phase première du capitalisme, celle que l'on qualifia de mercantiliste, celle du commerce "triangulaire". L'enrichissement fût tel qu'il permit d'accumuler le capital en quantité suffisante pour que l'investissement dans le domaine industriel, aussi faible fût-il à ses débuts, fût possible. Les commerçants purent investir et s'affirmer comme classe sociale n'ayant pas comme but l'accumulation statique de la richesse mais la réalisation d'un profit toujours plus grand.

L'économie nationale connut une expansion toujours grandissante et, par conséquent, elle a eu à répondre à deux considérations :

- augmenter son potentiel en matières premières ;
- disposer de denrées en quantités de plus en plus importantes, la population croissant alors très vite.

Il convient en fait de noter que cette croissance fût alors tout-à-fait désordonnée. On remarque que le profit (ou le surplus, qui est un concept plus large) varie dans le même sens que la production (sauf en période de crise). Dans une économie en croissance, une augmentation du revenu national entraîne une augmentation corrélative du profit. Or, plus on gagne, plus on produit, si bien que l'on débouche rapidement sur une impasse. C'est le cas de l'Europe à la fin du XIX<sup>e</sup> Siècle. La solution consiste à exporter l'excédent de production. Désormais, on exportera des biens de consommation en se gardant toutefois d'exporter des biens de production.

Un tel schéma ne nécessite, ni présence militaire, ni présence administrative, que dans le seul cas où l'on dispose du monopole de la production industrielle. Ce sera le cas de la Grande-Bretagne tant qu'elle exercera sa suprématie industrielle. Les bas prix de revient de ses usines lui assuraient des débouchés sans qu'elle eut à faire les frais de conquérir et d'administrer des territoires ; et le triomphe du libre-échange, à partir de 1846, ne laissait de place, ni à l'expansion, ni à l'exploitation coloniale. Ses missionnaires et ses marchands lui assuraient les profits sans l'opprobre des luttes inégales et sans les dépenses d'établissement.

Mais c'est la déchéance de la Grande-Bretagne de sa primauté économique



incontestée qui allait donner une impulsion décisive à l'impérialisme.

La concurrence entre pays développés s'accompagna de la nécessité de s'accaparer le monopole des richesses et des matières premières, d'une part, et des marchés, d'autre part : c'est l'acte de colonisation. La division internationale du travail est alors un fait. Les pays développés, détenteurs de l'industrie, "s'engagent" à fournir aux pays colonisés des biens de consommation en contrepartie des matières premières que leur procure les pays d'outre-mer. Ce sont les termes-mêmes du pacte colonial.

X  
X X

Les conséquences directes de la colonisation sont immenses. C'est l'arrêt brutal de l'évolution des structures locales par l'implantation des structures européennes. La monétarisation, notamment, de ces immenses espaces, est un facteur de dissociation de la famille traditionnelle. Les valeurs changent, car, ne l'oublions pas, c'est-là la couverture officielle de l'acte colonial. L'impérialisme anglais (ce fût le premier) se donna, comme justification, la "mission", impartie par Dieu à la race anglo-saxonne, de dispenser dans le monde les bienfaits de l'ordre, du bien-vivre, de la science, de la technique et de la morale chrétienne. Mais cette forme d'impérialisme apparût précisément au moment où les autres puissances, ayant rattrapé leur retard industriel derrière les barrières protectionnistes, éprouvèrent à leur tour le besoin de marchés.

Une autre conséquence de l'acte colonial, consiste à s'aliéner une classe sociale du pays nouvellement colonisé par son intéressement au capital. Les intérêts de ces deux classes sont liés. La bourgeoisie européenne et celle façonnée par elle dans les pays colonisés, ont un but commun : la recherche, par l'exploitation, du profit maximum. Cette recherche n'a évidemment pas les mêmes circuits pour chacune de ces deux classes. S'il se trouve que des antagonismes viennent à naître entre elles, c'est du fait du caractère contradictoire de l'existence de deux actions ayant le même objet. Toutefois, la bourgeoisie nationale est mise dans une situation telle, qu'elle est en totalité intégrée au système économique capitaliste du pays dominant, ce qui réduit évidemment au maximum tout risque de conflit.

La colonisation a formé une bourgeoisie autochtone qui se retourne ou, plutôt, qui intègre, le reste de la population au profit de sa propre expansion. L'Europe a élevé à son propre niveau ses collaborateurs. Il y a stagnation culturelle et économique. Ainsi s'établit le phénomène colonial. Avec P. Georges, nous pourrions conclure cette première partie : "Ils (les colonisateurs) ont transformé la réalité économique et psychologique de tout un continent (cas de l'Afrique) sans que, cependant, les formes de la société soit sensiblement modifiées dans les villages" (2).

#### RAPPORTS ACTUELS

La fin du pacte colonial est une chose acquise. La plupart des pays anciennement colonisés sont aujourd'hui des pays libres. C'est, en effet, ce qui apparaît à première vue lors d'un examen rapide. L'aventure coloniale aura, somme toute, été de courte durée. Le Libéria est indépendant



dès le mois de Juillet 1847, et la majeure partie des pays d'Afrique obtiennent leur indépendance entre 1960 et 1965.

Les questions relatives à l'auto-détermination des pays dits "sous-développés" affluent. Questions relatives au contenu de l'indépendance-même, aux rapports externes et internes. La première d'entre elles n'en reste pas moins de savoir si le terme de "sous-développé" n'est pas inadéquate à la désignation de cette masse de pays issus de la colonisation.

## I. - "SOUS-DEVELOPPE" ou EXPLOITE .

Le livre de Ch. Bettelheim (3) y consacre un chapitre dont nous nous inspirerons. L'auteur note que "le terme "pays sous-développés" évoque, en fait, des idées qui sont scientifiquement fausses. Ce terme suggère que les pays qu'il désigne sont tout simplement "en retard" sur les autres, ceux-ci étant, par ailleurs, désignés par l'expression "pays avancés".

C'est bien là, en effet, la démarche intellectuelle que l'on est tenté de suivre. A cette expression, l'auteur voit la nécessité de substituer le terme de "pays exploités, dominés et à économie déformée". Voilà trois termes que nous allons nous efforcer d'expliquer rapidement car il en sera souvent question dans les paragraphes ultérieurs.

Les pays anciennement colonisateurs ont, lors de leur passage dans les pays du Tiers-Monde, conçu tout un système financier, commercial, économique et social complexe qui déborde aujourd'hui largement le cadre de la décolonisation. Mise à part la structure administrative coloniale qui a disparu, la décolonisation n'a apporté que peu, ou pas, de changements relatifs au domaine économique. Comme auparavant, les pays dits "sous développés" sont exploités. Dominés, ils le sont par leur structure-même. Le plus couramment à vocation agricole orientée vers la monoculture, le pays du Tiers-Monde n'est pas à même de lutter contre des pays hyper-développés et industrialisés, disposant de toutes les richesses. Enfin, l'économie du Tiers-Monde est déformée parce qu'elle est caractérisée par quelques secteurs hypertrophiés étroitement liés à quelques marchés étrangers et fortement pénétrés de capitaux étrangers.

Ch. Bettelheim écrit : "En fait, les pays dits "sous-développés" ont évolué en même temps que les pays développés, mais ils n'ont pas évolué dans le même sens ni de la même façon." Ceci signifie qu'ils ont évolué vers une forme que l'on nomme "sous-développée" parce que d'autres pays ont évolué dans le même temps vers une forme dite "développée". En dernière analyse, les pays dits "sous-développés" ont été l'objet, et sont encore l'objet, des pays développés.

Si le développement économique des pays aujourd'hui développés a pu précisément avoir lieu, c'est qu'ils n'ont possédé, au cours de leur histoire, aucune des caractéristiques qui définissent aujourd'hui les pays dits "sous-développés" :

"Les pays aujourd'hui industrialisés n'étaient pas des pays économiquement dépendants. La structure de leur production ne comportait pas quelques secteurs hypertrophiés étroitement liés à quelques marchés étran-



gers et fortement pénétrés de capitaux également étrangers. Ces économies ne se développaient pas ou ne stagnaient pas selon l'évolution du marché mondial de telle ou telle matière première ou produit brut agricole. Elles ne supportaient pas la charge de lourdes obligations extérieures (intérêts, dividendes, royalties, payées à des capitalistes étrangers), leurs industries n'avaient pas à affronter la concurrence d'industries puissantes déjà établies et dominées par le même grand capital que celui qui aurait dominé leurs propres riches naturelles. Ces économies ne dépendaient pas, pour leur reproductions élargie, d'importations d'équipements venant de l'extérieur. Si elles étaient peu industrialisées, ces économies n'étaient pas déformées et déséquilibrées mais, au contraire, intégrées et autocentrées." (4).

## II. - PRESENTATION ECONOMICO SOCIALE D'UN PAYS "SOUS-DEVELOPPE".

Nous laisserons de côté l'étude purement quantitative devant caractériser les pays "sous-développés". En effet, chacun sait aujourd'hui que deux hommes sur trois ont faim ou que le revenu moyen par tête de l'Américain du nord est de plus de 2.000 dollars alors que celui du Bolivien ou du Jordanien est inférieur à 100 dollars. Attachons-nous plutôt à certains points qui, quoique plus discrets, sont en fait les véritables causes de l'état actuel des pays du Tiers-Monde.

### A) Forces sociales en présence.

Les structures sociales sont, dans une très large mesure, semblables quel que soit le point du globe sur lequel nous portons notre attention. Il serait toutefois erroné de pousser les analogies qui existent jusqu'à en déduire des identités. Chaque pays, par son régime propre d'exploitation, par le développement de ses forces de production, engendre des rapports qui lui sont particuliers et qui le caractérisent. Nous dégagerons trois classes sociales : la bourgeoisie, le prolétariat et la paysannerie.

#### La bourgeoisie.

Elle comprend elle-même plusieurs subdivisions. Elle est, soit citadine, soit rurale. La bourgeoisie citadine est surtout constituée par les corps bureaucratiques et parlementaires. Elle est, par là-même, détentrice des pouvoirs de décisions politiques et, par conséquent, économiques.

Elle est largement participatrice à l'exploitation des richesses nationales. Cette bourgeoisie possède de nombreuses actions dans les parties où l'économie se montre la plus florissante (plantations, industries minières...), c'est-à-dire dans des secteurs où la production est généralement destinée à l'exportation. Ce qui revient à dire que la bourgeoisie (qu'elle soit parlementariste ou nationale) est presque toujours favorable à l'installation sur le sol national de nouvelles sociétés étrangères (ou de nouveaux capitaux), sociétés qui ne pourront qu'améliorer, moderniser, rentabiliser, le secteur exportateur de la production. Un premier lien unit la bourgeoisie nationale à la bourgeoisie internationale, lien constitué, quelles qu'en soient les conséquences sur le reste des activités nationales, par la recherche du profit maximum.

Il faut noter, cependant, que ce lien, tel qu'il est conçu aujourd'hui,



n'est que temporaire et résulte du rapport actuel des forces de production nationale et internationale. La tutelle du capital étranger est en effet un moindre mal pour le néo-capitaliste et le bourgeois du Tiers-Monde. Elle leur permet d'accéder à un certain développement de leurs propres forces de production. Il n'en sera plus tout-à-fait de même lorsque ces dernières, ayant atteint un niveau supérieur à celui qu'elles connaissent aujourd'hui, se heurteront à la bourgeoisie internationale lors de la recherche du marché. "La bourgeoisie bureaucratique et parlementaire, alliée à la bourgeoisie internationale, peut avoir des intérêts différents et même en contradiction avec ceux de l'impérialisme en général ou d'un impérialisme déterminé, lorsqu'elle se sentira économiquement forte." (5).

On ne peut toutefois arrêter l'étude de la bourgeoisie au comportement de la seule "haute bourgeoisie". Les commerçants, les artisans et les fonctionnaires s'y rattachent directement. Ces derniers dépendent directement de la présence des premiers. Le rôle social de cette petite bourgeoisie est le plus souvent rétrograde et conservateur. Elle sait fort bien que, si un changement social radical intervenait, elle serait, tout de suite après la bourgeoisie dirigeante, la victime désignée.

### Le prolétariat.

Faible en nombre, telle est la première constatation. C'est-là la conséquence de l'inexistence (ou presque) du secteur industriel. Le prolétariat apparaît donc en plus grand nombre dans les pays du Tiers-Monde spécifiquement orientés sur l'exploitation des matières premières. Le rôle social du prolétariat est faible et ce pour plusieurs raisons :

-Souvent inorganisé ou, lorsqu'il l'est, le syndicat représentatif est, dans la majeure partie des cas, unique et aliéné au parti également unique détenteur du pouvoir. Le syndicat est une émanation du pouvoir et il va de soit que le premier ne peut se rebeller contre le second.

-Le travail, dans les pays sous-développés, est rare. Le fait d'avoir un travail fixe, rémunéré régulièrement, est un avantage immense si l'on se réfère au reste du pays. Le prolétaire apparaît très vite, même si les conditions de travail sont inhumaines, comme un privilégié qui entend conserver ses avantages.

Faible numériquement, tenu par une substituabilité toujours menaçante, le prolétariat n'a, en définitive, qu'un rôle assez effacé, sauf dans certains pays d'Amérique latine (Argentine, notamment).

### La paysannerie.

Elle comporte la majeure partie de la population (80 % de la population active est un chiffre courant). Il conviendrait, bien sûr, d'en faire une étude analytique, le même sort n'étant pas dévolu à tous les paysans. Disons qu'en général elle se compose de ceux qui possèdent la terre et de ceux qui la cultivent sans la posséder. Leur sort est cependant semblable. La paysannerie possède des terres peu fertiles et en petites quantités : c'est une règle presque toujours vérifiée (on les désigne par le terme de "minifundia"). Les "latifundia" (grandes propriétés foncières) étant la propriété de la bourgeoisie urbaine absentéiste.



La paysannerie n'a pas, comme le prolétariat, son revenu assuré. Elle est en lutte constante avec le milieu extérieur. Les aléas du climat font que la récolte est bonne ou pas. La situation géographique n'est pourtant pas seule en cause. On ne paie pas deux années durant la même somme pour une même quantité de produits agricoles. Les prix ne sont pas fixés à l'avance par les acheteurs mais déterminés, de toute évidence, par le jeu de l'offre et de la demande mondiales. Le marché mondial est soigneusement maintenu à un niveau tel que les prix n'augmentent pas à cause d'une récolte trop faible (il y a multiplication des points de production, donc d'achat possibles). La variation va presque toujours dans le sens de la baisse.

Dans le Tiers-Monde, la paysannerie est la plèbe de la société et, pourtant, sa principale ressource. Le paysan n'a pas, comme l'ouvrier, un salaire fixe à défendre. C'est sans doute pour cela que les différents doctrinaires révolutionnaires du Tiers-Monde s'appuient sur lui et non sur l'ouvrier déjà happé par la ville.

### B) Dynamique économique-sociale.

Les structures sociologiques mettent en évidence l'existence du phénomène de dualisme. Gardons-nous toutefois de ramener toutes les structures à un dualisme. Il s'agit plutôt d'une facilité d'analyse que nous accordons en nous rappelant que le social forme un ensemble indissociable.

L'essentiel, dans le dualisme, est la mise en évidence de deux parties distinctes au sein de chaque société des pays dits sous-développés. En fait, loin de se combattre, ces deux parties sont l'expression d'un même tout social. Elles sont distinctes par leur cadre et leurs caractéristiques mais sont corrélatives dans leur évolution historique. De même que la formation des pays développés était étroitement liée à la formation des pays sous-développés, nous pouvons affirmer que les rapports entre les pôles archaïques et modernes n'ont d'existence que l'un par rapport à l'autre et qu'ils ne sont que le résultat unique d'un même processus d'exploitation.

Il s'agit d'une réaction, à l'échelon de la subdivision nationale, à l'exploitation internationale des pays industriels, réaction objectivement nécessaire à ce type d'exploitation. Il n'est donc pas question de considérer ces cas de continuités archaïques comme des exceptions (refus) historiques d'accéder au progrès mais, au contraire, comme des types de sociétés caractérisant le système d'exploitation capitaliste, s'intégrant à lui de façon totale.

Stavenhagen caractérise ainsi les deux types de sociétés : "La société archaïque serait caractérisée par des rapports de type essentiellement familial et personnel, par les institutions traditionnelles (le compérage, certaines formes de travail collectif, certaines formes de domination personnelle et de clientèle politique, etc...) ; par une stratification sociale rigide de statuts attribués (c'est-à-dire où la position de l'individu dans l'échelle sociale est déterminée dès sa naissance et a peu de chance de varier au cours de sa vie) et par des normes et des valeurs qui exaltent, ou du moins, acceptent, le statu quo, les forces de vie traditionnelles héritées des ancêtres et qui constituent un obstacle à la pensée économique



"rationnelle". La société "moderne", au contraire, se composerait de rapports sociaux de type dit "secondaire", déterminés par les actes impersonnels entrepris à des fins rationnelles et utilitaires ; d'institutions fonctionnelles, d'une stratification plus rigide (c'est-à-dire avec une mobilité sociale) où abondent les statuts acquis par l'effort personnel et déterminés par des indices quantitatifs (tels que le montant des revenus ou le niveau d'instruction), soit par des fonctions sociales (comme la profession). Dans la société "moderne", les normes et les valeurs des individus tendent à s'orienter vers le changement, le progrès, les innovations et la rationalité économique (c'est-à-dire le calcul des plus grands bénéfices au moindre coût)" (6).

La relation de ces deux types sociaux au sein de la société "sous-développée" répond à une dialectique complexe. Pour le paysan sans terre de l'Amérique du sud, l'exploitation est, en quelque sorte, du deuxième degré. Un premier type d'exploitation est interne, dominé par des rapports de production féodaux ou semi-féodaux. Les paysans dépendent absolument d'une bourgeoisie propriétaire des latifundia qu'elle ne cultive pas parce qu'elle ne le désire pas. D'une part, les profits tirés de l'exploitation agricole sont inférieurs à ceux réalisés dans l'industrie, étant donné le bas prix de vente et la fluctuation des récoltes. D'autre part, elle ne désire pas développer un secteur qui nécessiterait une main-d'oeuvre abondante qui ne manquerait pas de faire savoir ses exigences au cas où sa présence serait nécessaire pour la réalisation d'une part importante du revenu, donc du profit de ses employeurs.

Le deuxième type d'exploitation est externe. Il est le fait du capital international et de son activité impérialiste. Le capital international, et spécialement le capital américain, maintient son emprise sur l'ensemble des économies nationales, soit au stade de la production, soit à celui de la commercialisation, ou aux deux à la fois. La bourgeoisie nationale est condamnée à s'associer à cette situation de subordination à l'entreprise impérialiste. Cette association se fait sous la forme de "sociétés mixtes".

H. Edme écrit, à propos de ces sociétés : "Sociétés mixtes dont la raison sociale est "nationale" mais dont la raison économique est impérialiste. Ces sociétés mixtes sont désormais la forme la plus typique de la domination impérialiste (de 1950 à 1957, au Mexique, 11 % des investissements nouveaux s'étaient introduits dans des sociétés mixtes où, dans 94 % des cas, les actions étrangères étaient majoritaires)" (7).

La société étrangère, maîtresse au sein de la société mixte, est en droit de fixer son propre taux de profit indépendamment du marché international (cas des U.S.A. par rapport à l'Amérique latine). Il y a réalisation de surprofits considérables obtenus essentiellement grâce à une main-d'oeuvre locale rémunérée d'une façon dérisoire.

Il faut noter que, dans le but d'accroître encore ces surprofits, la stratégie du capital mondial s'est modifiée au cours de ces dernières années. Alors que le régime d'exploitation se faisait surtout au niveau de la matière première brute, la tendance générale va maintenant à l'équipement des pays "sous-développés" d'une industrie légère (chaînes de montage, fabrication de pièces particulières, etc...), industries évidemment totalement contrôlées et intégrées par le capital étranger.



L'avantage est double :

- la plus-value réalisée lors de la mise en oeuvre dans le pays d'extraction du fait du bas prix de la main-d'oeuvre, se trouve considérablement augmentée dans la mesure où le produit subit une transformation dépassant le stade du dégrossissage puisque la main-d'oeuvre continue de s'y accumuler ;
- du fait d'un travail plus abondant, une masse supérieure de salaire est distribuée, masse qui fera des bénéficiaires des privilégiés au sein d'un système de pénurie, et ces privilégiés, même s'ils ne peuvent espérer goûter un jour "l'american way of life", ne font plus partie de ces masses inactives économiquement mais qui peuvent fort bien devenir un jour actives socialement.

C'est le signe d'une adaptation nouvelle à une situation nouvelle. A une population toujours croissante, présentant un danger grandissant pour la stabilité socio-politique des pays sous-développés. (du fait d'une misère elle-même croissante), donc pour le système économique et, par conséquent, pour l'impérialisme qui en est le vrai détenteur, le capitalisme international ne propose plus la paupérisation, le statu quo, mais un allègement social de la condition d'existence, une intégration des masses par un développement économique relatif. L'impérialisme pense ainsi détourner l'ensemble des masses de la revendication, tablant sur l'espoir que l'appétit et la vanité du consommateur seront supérieurs à la conscience de classe du producteur. Il faut dire que cette stratégie est loin d'être négligeable tant il est vrai que, dans les pays du Tiers-Monde, la conscience de classe des producteurs est faible et leur soif de s'identifier, par la consommation, à la classe bourgeoise, est grande.

### III. - UN CAS TYPE D'EXPLOITATION : L'ACTIVITE MINIERE.

Il est nécessaire de prendre un exemple concret, comme celui de l'activité minière, pour montrer à quel point se synthétisent les particularités précédemment décrites.

Il est certain que les pays miniers possèdent certains avantages par rapport aux pays d'agriculture d'exportation ; ces avantages sont de l'ordre de trois :

- Une augmentation rapide des statistiques du revenu national, du fait de la commercialisation du produit. Cette augmentation est statistique et non sociale et réelle. C'est évidemment la classe bourgeoise et seigneuriale qui perçoit les royalties versées par le capitalisme international. S'il est vrai que la masse des salaires des ouvriers travaillant dans ce type d'exploitation augmente aussi, il convient de ne pas en exagérer l'importance. Elle est faible et ne touche qu'une mince partie de la population.
- Une mise en place d'une infrastructure est presque toujours corrélative à l'exploitation minière. C'est une nécessité de l'exploitation elle-même. Il s'ensuit l'installation d'équipements de première transformation et la création de moyens de communication (routes, rails, ports).
- Du fait de la quantité importante de royalties distribuées, il existe une possibilité d'investissements.



Voici, rapidement exposés, les trois avantages dont les pays miniers disposent sur les pays agricoles. Il est vrai qu'ils sont avant tout profitables à la bourgeoisie nationale (bénéficiaire de l'exploitation) mais qu'ils laissent, indépendamment de cette exploitation, des réalisations industrielles concrètes. Ces avantages s'accompagnent de contreparties nullement négligeables, contreparties au nombre de trois également :

-L'instabilité de la population des chantiers. Il s'exerce un mouvement continu de la campagne au chantier et du chantier à la ville (c'est-à-dire au bidon-ville). Les raisons de l'instabilité de la population ouvrière sont liées intimement à la nature du chantier lui-même. Les chantiers sont, le plus souvent, itinérants (cas du pétrole), n'offrant pas à l'ouvrier la possibilité de se fixer. Les chantiers sont presque toujours situés dans des régions, soit désertiques, soit tropicales, ce qui rend les conditions de travail très difficiles. Enfin, la politique de recrutement est conçue de telle façon que la contestation des conditions de travail n'ait pas le temps de se développer (limite de la durée des contrats - inorganisation des ouvriers).

-Problème de l'inflation. L'extraction provoque une augmentation de la masse monétaire mise en circulation. Les produits consommables n'augmentent pas dans les mêmes proportions et il s'ensuit un accroissement rapide des prix, accroissement qui ne fait qu'accentuer la différence des revenus entre les diverses couches sociales.

-Dépendance économique et politique par rapport aux pays développés. L'extraction minière est toujours une création des pays développés qui cherchent à maximaliser leurs profits. Les possibilités d'intervention des pays sous-développés auprès des pays développés, en vue de modifier les rapports en vigueur actuellement, sont très limitées. C'est là que peuvent intervenir les conflits entre les deux classes bourgeoises (nationale et internationale) dont nous parlions précédemment. La seule voie est la négociation qui a pour but l'obtention, par la bourgeoisie nationale, d'une plus grande part des surplus réalisés lors de la commercialisation des produits miniers. Cette intervention est limitée car il existe de très nombreuses possibilités de remplacement des produits (substituabilité). C'est le but de la multiplication, par le capital étranger, des fournisseurs. Aucun gouvernement, aucune puissance financière du Tiers-Monde n'est en mesure de lutter avec le capital étranger. Ce capital, ou les groupes de pression qui le représentent, sont d'ailleurs soutenus, dans la plupart des cas, par les gouvernements nationaux qui sont à leur solde parce que, vivement intéressés, eux-aussi, au résultat de l'exploitation.

#### IV. - CONCLUSION.

P. Jalée (8), pour sa part, décrit ainsi la situation actuelle : "A l'heure de la décolonisation politique, l'exploitation impérialiste des pays du Tiers-Monde, non seulement se poursuit, mais s'accroît. La division internationale du travail typique de l'impérialisme s'aggrave, les pays sous-développés produisent et exportent de plus en plus de pro-



duits de base (alimentaires, énergie et matières premières), les pays capitalistes industrialisés produisent et exportent de plus en plus d'articles manufacturés. Les termes de l'échange continuent de se dégrader pour les premiers, les capitaux privés des seconds qui s'investissent dans le Tiers-Monde s'orientent toujours prioritairement vers l'exploitation du pétrole et des matières premières, l'extraction directe ou indirecte de plus-value demeure leur mobile. Les structures soi-disant inédites que l'impérialisme met en place (association au Marché Commun européen) ne font que prolonger le vieux pacte colonial en tentant simplement de le camoufler. Un seul fait nouveau : l'aide ou l'assistance. Mais l'impérialisme ne peut pas ne pas chercher à la détourner autant que possible à son profit, et la partie malgré tout utile est trop infime pour être opérante. Elle est à la fois dime et nuage de funée."

Encore l'auteur est-il bien clément quant au caractère de l'aide apportée au Tiers-Monde. Nous savons, en effet, de quel type sont les activités de la B.I.R.D. (9). L'exemple le plus flagrant fût donné en 1956, en Egypte, où, Nasser ne s'étant pas montré suffisamment "réceptif", aux volontés de Washington et de F. Dulles, la B.I.R.D. refusa ses crédits. Toutefois, l'essentiel de notre attention doit porter sur les possibilités de développement des mouvements "révolutionnaires" du Tiers-Monde. Il est, certes, difficile de dégager des lignes d'action générales étant donné le cadre spécifique de chaque pays, mais il faut savoir que de tels mouvements se heurteront à des contraintes globales semblables. Les plus importantes d'entre elles sont la volonté des U.S.A. de s'opposer, au besoin par l'action directe de leurs armées, à tout mouvement tendant à rompre l'équilibre actuel, ainsi que la nouvelle politique (décrite plus haut) du capital américain visant à une assimilation plus complète des économies des pays du Tiers-Monde.

Claude FAURE  
(T.A.C.)

- 
- (1) "Introduction à la Sociologie", J. Duvignaud. - N.R.F. Coll. Idées.
  - (2) "Géographie sociale du monde". - Coll. Que sais-je, n° 197.
  - (3) "Planification et croissance accélérées". - Edit. F. Maspéro .
  - (4) Idem
  - (5) "L'Afrique dans l'épreuve". - Coll. Partisans, n° 29-30.
  - (6) "L'Amérique latine en marche". - Coll. Partisans, n° 26-27.
  - (7) "Révolution en Amérique latine ?". - Coll. Les Temps Modernes.
  - (8) "Le pillage du Tiers-Monde". - Edit. F. Maspéro.
  - (9) Banque Internationale pour la Reconstruction et le Développement.



INTRODUCTION

Ni Dieu, ni Maître ! Quatre mots qui font vibrer le coeur des révoltés. Quatre mots qui sont ceux pour lesquels des millions d'hommes ont combattu et ont souffert, autour desquels se sont élevées les polémiques les plus violentes, peut-être, de toute l'histoire de l'humanité. Point de doute qu'il ne se cache derrière eux des réalités terriblement puissantes, objet d'innombrables controverses. L'anarchiste a adopté, en face de ces réalités, une position nette et irrévocable. Mais le fait, au sujet duquel il lui faut s'interroger, c'est la raison qui pousse la grande majorité de ses semblables à accepter encore l'arbitraire des maîtres et des dieux. La "raison". Voilà le grand mot lâché ! Ce qu'il nous faut apprendre aujourd'hui, c'est qu'il n'y a pas de raison objective. Ou, plutôt, qu'il n'y a pas de cheminement logique qui amène notre raison à accepter ou à rejeter les Maîtres. Ou, mieux, que ce cheminement logique n'est, la plupart du temps, qu'une belle façade qui cache quelque chose qui nous vient droit du plus profond de nous-mêmes.

J'entends les protestations sincères de certains lecteurs. Et, pourtant, à quel moment se sentent-ils le plus révolutionnaires ? Après avoir lu un savant ouvrage de Proudhon ou bien, alors, après avoir éprouvé en eux-mêmes ce souffle puissant qui s'emparait de Bakounine vociférant à la tribune ou sur les barricades ? C'est bien quand ils sont eux-mêmes le théâtre de cette tempête, n'est-ce pas ? Et, alors seulement, ils rationalisent cette impulsion en proclamant que les Maîtres sont dangereux ? Certes, cette assertion se révèle bien souvent être exacte, mais il faut avouer que cette seule vérité ne suffit pas à faire d'eux des révolutionnaires.

Nous voici donc arrivés au coeur-même du problème. Quelle est la nature de cette impulsion révolutionnaire ? Quelle est celle de la tendance timorée du conservateur ? Toutes questions au plus haut point intéressantes et appelant une réponse qui pourrait déterminer certaines prises de position vitales au sein des mouvements politiques. Car "c'est dans la connaissance que réside la sécurité de l'action" (Sophocle : Oedipe à Colone).

Nous nous trouvons ici en terrain inconnu pour le plus grand nombre. Notre guide sera un de ces hommes qui ont eu le mérite d'acculer l'esprit humain dans ses derniers retranchements et on s'est réduit à manifester ses psychiques à leur plus simple expression actuelle après les avoir analysées méthodiquement et d'une manière empirique. Le guide est le psychanalyste (au sens large du terme). Celui dont les travaux ont servi de base à cette étude est le professeur C. G. Jung, de Zurich. Puisse, cet essai, inciter le lecteur à se reporter directement à son oeuvre.

Le présent travail n'a nullement l'ambition d'être exhaustif. Il ne sera peut-être que l'occasion de se poser des questions à la lumière d'une discipline qui éclaire les choses sous un angle bien particulier.



Quoi qu'il en soit, un écrit comme celui-ci se justifie totalement aux yeux de Jung lui-même qui déclare : "Il s'agit d'établir des relations qui permettront également au non spécialiste cultivé d'utiliser pour lui-même les connaissances d'un domaine très particulier" ( C. G. Jung : "Types psychologiques", avant-propos). Mon rôle s'est donc limité à établir, au bénéfice des anarchistes, comme l'indique le titre de cet écrit, ces relations dont parle Jung.

## PREMIERE PARTIE

---

### DES DETERMINISMES PSYCHOLOGIQUES DANS L'EGLISE, L'ARMEE ET L'ETAT

On peut, à juste titre, se demander ce que vient faire la psychanalyse dans une pensée politique et sociale. Il faut savoir que, bien souvent, nos opinions sont en quelque sorte déterminées par notre nature propre. Jung introduit une sorte de déterminisme typologique dans les opinions de chacun. Ce qui revient à dire que l'on adhère à telle opinion, telle croyance, telle théorie, tel parti, non seulement en vertu d'une décision essentiellement rationnelle, mais, souvent, en vertu de la détermination de son type, autrement dit "de nature". Nous allons donc étudier ces déterminismes typologiques dans ce qu'ils ont de commun avec l'anarchisme. Nous considérerons les déterminismes chez le maître, chez le dominé et chez celui qui adhère à une confession.

#### A) DU MAITRE.

Nous ne nous attarderons guère à l'étude des motivations (de tous ordres) qui poussent un homme ou un groupe d'hommes à soumettre la masse à leur bon vouloir. Ces motivations sont si évidentes pour la plupart qu'il est inutile de s'étendre sur ce point. Citons, toutefois, un passage de l'oeuvre de Jung où il est question de ce déterminisme : "A quoi assistons-nous ? Nous ne voyons pas se former une orientation spirituelle qui, enjambant les époques, par un développement psychique naturel, maintiendrait vivantes les valeurs de culture ; ce que nous voyons, c'est une orientation politique qui sert à assouvir une volonté de puissance de certains groupes sociaux en promettant aux masses certains avantages économiques" (Jung : "La guérison psychologique").

Le psychologue qui a le plus longuement étudié la "volonté de puissance" est l'Allemand Adler, disciple dissident de Freud. J'y renvoie donc ceux qui s'intéresseraient à ce problème. Nous dirons toutefois le principal en reprenant une idée que Freud avait déjà développée dans ses "Essais de Psychanalyse". Freud distinguait des "instincts de vie et des instincts de mort". En réalité, on comprend, après avoir étudié Adler, qu'il s'agit d'une opposition entre l'Éros (étudié par Freud) et les instincts du Moi, ou volonté de puissance (étudiés par Adler). Ainsi, tout homme nourrirait une certaine dose de "volonté de puissance" qui a sa source dans ces "instincts du Moi", présents chez chacun. Il convient ici de faire la distinction entre cette "volonté de puissance" et une volonté de puissance d'origine névrotique.



Il nous faut donc admettre que se manifesteront toujours les effets de ces "instincts du Moi", qu'on ne peut et qu'on ne doit pas éviter. Notre position d'anarchiste sera donc de les accepter mais de ne conférer à leur détenteur aucune autorité, car ces instincts, bons en soi, ne deviennent dangereux que si on leur accorde les moyens d'empiéter sur la liberté d'autrui.

## B) DU DOMINE.

Pourquoi donc la plupart des gens se soumettent-ils de si bonne grace à l'arbitrage des chefs ? Car, si la masse n'avait pas de déterminisme la poussant à la soumission, jamais les maîtres ne pourraient la soumettre à leur volonté. Nous étudierons deux processus psychologiques qui mènent à un pareil état de fait. Il en existe d'autres, vraisemblablement, mais ces deux-ci sont, de très loin, les plus importants, les autres ne motivant qu'une petite minorité. Ces deux processus sont, d'une part, la tendance à la régression vers un état de plus grande inconscience, d'autre part, le rôle que jouent ce que Jung appelle les "images parentales".

### 1. - La régression vers l'inconscient.

Puisque nous étudions l'oeuvre, ou, plutôt, des fragments de l'oeuvre, d'un psychanalyste, il fallait bien nous attendre à voir apparaître la notion d'inconscient. Cette notion est si vaste que nous ne pouvons malheureusement pas l'explicitier dans le cadre de ce travail. Je renvoie le lecteur qui s'intéresserait à ce problème, au livre de C. G. Jung "Psychologie de l'Inconscient", paru aux Presses de l'Université Géorg, à Genève. Cette édition est malheureusement épuisée actuellement, mais il est sans doute possible de consulter cet ouvrage dans les bibliothèques publiques de quelque importance.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas absolument nécessaire, pour comprendre ce qui va suivre, d'avoir, de cette notion, une connaissance approfondie. J'ose espérer que la diffusion, au sein du grand public, de cette théorie (confirmée par les faits) de la psychologie moderne, a suffi à en donner une connaissance approximative.

Vous comprendrez aisément que "régression vers l'inconscient" signifie que l'individu sujet à ce processus abandonne, en quelque sorte, ses responsabilités conscientes, laissant son inconscient décider de ses activités et de son orientation. Ce fait s'explique de la façon suivante : les facultés psychiques de l'homme n'ont pas toujours été les mêmes depuis qu'il est apparu sur la terre. Au début de son histoire, il ne possédait que ce que Jung appelle "l'inconscient collectif", c'est-à-dire une forme de "pensée" commune à tous les humains d'alors. Ce n'est que par la suite que le psychisme humain s'est "différencié", c'est-à-dire que sont apparues des attitudes psychologiques variables d'un individu à l'autre. Et le grand mérite qui revient à Jung est d'avoir montré que l'inconscient collectif n'a pas disparu pour autant (voir, à ce sujet, "Psychologie de l'Inconscient" et "Aspects du drame contemporain", mêmes références).

Cela signifie qu'au plus profond de nous-mêmes, dort cet inconscient collectif, ce mode primitif de "pensée". Il lui arrive de resurgir à des époques critiques au sein d'un peuple qui connaît de grandes difficultés



(politiques, sociales, économiques ou autres). Ce fait explique le déchaînement de la barbarie germanique au cours de la seconde guerre mondiale. Le peuple allemand, dans une situation économique désastreuse, a vu surgir en lui ce qu'on croyait pour toujours endormi : les caractères psychologiques de l'inconscient collectif du peuple allemand. L'inconscient collectif germanique est peuplé de personnages et de motifs particulièrement destructeurs (voir le mythe des Niebelungen), ce qui explique de sa résurgence dans le conscient a provoqué un désastre incomparable (voir "Aspects du drame contemporain", opus cité).

Je crois que cette digression était nécessaire pour mieux nous faire comprendre ce qui va suivre. Ceci nous montre donc, contre toute attente, que la raison n'est pas un fait entièrement acquis. Elle est une lutte de tous les jours contre cette partie obscure de nous-mêmes, et l'homme a tendance à abandonner cette lutte, à "retomber dans l'inconscient". Citons ici une pensée de Shaw : "Je n'hésite pas à croire que de nombreux individus se sentent relativement mieux dans un état de contrainte que dans un état de responsabilité personnelle." (G. B. Shaw : "Man and Superman").

Vous vous demanderez peut-être : quel rapport avec le sujet qui nous préoccupe ? Il est assez simple : l'homme qui glisse vers l'inconscient abandonne ses responsabilités aux autres. Laissons parler Jung : "Sur la voie de l'inconscient, on croit que la tâche à résoudre peut être en toute tranquillité abandonnée "aux autres" et, en fin de compte, à l'Etat anonyme. Mais, qui sont donc ces "autres" ? A tout le moins, ils devraient manifestement être des surhommes, puisqu'on prétend leur faire accomplir ce dont chacun, dans son for intérieur, se croit incapable. En fait, il s'agit de personnes pareilles à tout un chacun, qui pensent et sentent comme nous, mais qui, à tout le mieux, sont passées maîtresses dans l'art d'abandonner une tâche difficile aux autres. Et, en fin de compte, qu'est-ce que l'Etat ? Il est fait de la somme de toutes les nullités qui le composent. Si on pouvait le personnifier, il serait représenté par un individu ou, plutôt, par un monstre qui, du point de vue moral et spirituel, se situerait bien au-dessous du niveau des individus qui le composent, car l'Etat représente, à sa suprême puissance, la psychologie de la masse."

Cet aspect du problème ne sera donc résolu que par une prise de conscience généralisée.

## 2. - Le rôle des "Images parentales".

Nous allons nous attacher à l'étude d'un second élément qui détermine l'homme à accepter et, souvent, à exiger, une certaine forme d'autorité. Ce second élément est le rôle joué par les "images parentales". De quoi s'agit-il ? Laissons Jung le définir : "L'imgage des parents, on le sait, se compose, d'une part, de l'image acquise individuellement des parents, et, d'autre part, de l'archétype des parents qui existe a priori, c'est-à-dire qui existe dans la structure préconsciente de la psyché". Précisons que l'archétype des parents, qui existe dans la structure préconsciente, est l'imgage parentale de cet inconscient collectif dont nous parlions plus haut (voir, à ce sujet, la deuxième partie de l'ouvrage de Freud : "Essai de Psychanalyse", paru chez Payot).

Nous voyons-donc qu'il subsiste, après que l'individu se soit détaché



de ses parents, une tendance à rechercher une autorité qui les remplace. Nous pouvons nous demander pourquoi. Eh bien, nous avons vu que ce "résidu" était fait d'une imago psychique, d'une image que l'on porte en soi. Et, comme toute imago psychique, celle-ci est sujette à projection. Certains d'entre vous ont déjà entendu parlé de ce phénomène de projection. Redéfinissons-le pour clarifier les idées. Projeter veut dire : transférer un contenu subjectif dans un objet (dans le cas qui nous préoccupe, le contenu subjectif est l'imago parentale). C'est donc un phénomène de dissimulation : un contenu est aliéné du sujet et, en quelque sorte, incarné en l'objet. On projette des contenus pénibles ou incompatibles pour s'en libérer, comme aussi des valeurs positives devenues inaccessibles pour une cause quelconque, par sous-estime de soi, par exemple. La projection repose sur l'identité archaïque du sujet et de l'objet (dans notre cas, le sujet est égal à l'imago parentale et l'objet est égal au détenteur de l'autorité).

Comme vous l'avez sans-doute remarqué, nous ne nous attachons ici qu'à l'aspect phénoménologique des faits. C'est-à-dire que nous n'avons encore porté aucun jugement de valeur. En ce qui concerne le phénomène de projection des imagines parentales, la seule question que nous nous posons ici est strictement d'ordre phénoménologique. Nous nous contenterons donc, pour l'instant, de nous demander si le phénomène de projection est inévitable dans le cas qui nous préoccupe ou, plutôt si les imagines parentales doivent rester en nous sans qu'il y ait possibilité de les dissoudre. La réponse à cette question ne peut être donnée que par l'analyste qui aura étudié cette question grâce à l'observation de ses patients. Voici-donc ce qu'en a conclu Jung : "On avait, par le passé, porté par un bel optimisme, supposé et admis que les imagines parentales pouvaient, en quelque sorte, être décomposées et dissoutes grâce à l'analyse de leur contenu. En réalité, il n'en est rien ; elles n'en demeurent pas moins avec toute leur fraîcheur originelle."

Nous venons-donc d'apprendre que les imagines parentales vivent au plus profond de nous-mêmes, qu'elles sont pratiquement indestructibles et qu'elles sont sujettes à projection, projection reposant sur l'identité archaïque de l'imago et d'une forme d'autorité. Or, les autorités formellement archaïques sont des systèmes hautement hiérarchisés. Nous allons donc considérer quels sont les systèmes hautement hiérarchisés susceptibles d'être le réceptacle de la projection des imagines parentales. Nous en considérerons deux, de loin les plus importantes : l'Eglise et l'Etat, puis une autre de moindre répercussion, l'Armée.

a) De l'Eglise, comme système autoritaire.

Depuis très longtemps déjà, les hommes ont conscience du problème qui découle de la séparation des individus d'avec leurs parents. Ce problème est à l'origine des cérémonies d'initiation que connaissaient nos ancêtres et que connaissent encore de nos jours la plupart des tribus restées "primitives". Au cours de ces cérémonies, l'individu était, selon des rites séculaires, intronisé dans la "société des grandes personnes". Ces cérémonies avaient donc l'avantage de faciliter la projection des imagines parentales sur les autorités du groupe social auquel l'individu appartient, et de supprimer les inconvénients que présente la projection de ces contenus sur des objets impropres et les dangers qui en résultent.



Au cours de l'évolution des sociétés, ces cérémonies ont été peu à peu abandonnées ou, plutôt, transformées. Les églises ont, à leur tour, joué ce rôle. L'Eglise catholique, par exemple, joue le même rôle d'initiateur que jouaient auparavant les sorciers des tribus primitives. Ces cérémonies ne feront que prendre des formes différentes et deviendront celles bien connues du baptême, de la communion et de la confirmation, institutions qui tendent à resserrer les liens existant entre adeptes et entre adeptes et autorités ecclésiastiques. Grosso modo, nous retrouvons donc le même schéma. Le rôle joué par l'Eglise catholique était donc, en un certain sens, louable, puisqu'elle a détourné vers des "objets" spirituels des projections se faisant auparavant sur la personne des rois et des empereurs.

Laissons parler Jung : "C'est pourquoi le christianisme, à ses époques les meilleures, n'a jamais témoigné de croyance en l'Etat mais à proposé à l'homme un but supraterrestre, pour libérer l'être de la puissance contraignante de toutes ses projections investies en ce bas monde, empire des ténèbres ; et il lui décerna une âme immortelle afin qu'il possédât un point fixe à partir duquel il pût espérer soulever le monde d'obscurité hors de ses gonds, en lui permettant de percevoir le but de sa destinée, non pas dans la domination du monde, mais dans la possession de l'empire de Dieu, dont il sent les fibres vibrer en son coeur". Malheureusement, l'Eglise catholique a bien souvent fait fausse route et ruiné ces espoirs.

b) De l'Etat, comme système autoritaire.

Il est assez évident que, depuis la Révolution française, le nombre des adeptes de la religion catholique va sans cesse décroissant. Nous n'avons pas l'intention d'en analyser ici les causes et nous nous contenterons de relever le fait et d'en déduire une des conséquences. Cette conséquence sera, en effet, qu'un nombre croissant d'individus ne pourra plus réaliser la projection dont nous parlons au sein de la hiérarchie cléricale. Il va donc leur falloir un autre objet. Et cet objet sera l'Etat. Jung dit, à ce propos : "Avouons-le, il faut bien constater que c'est, pour l'homme européen, un témoignage peu flatteur de son manque de maturité de voir combien il a besoin d'une autorité accrue et la souhaite. Cependant, que nous le voulions ou non, nous ne pouvons éluder le fait que d'innombrables millions d'êtres ont échappé, en Europe, à l'autorité ecclésiastique ainsi qu'à la toute puissance patriarcale des rois et des empereurs. Les masses, livrées dorénavant à elles-mêmes, manifestent alors un sentiment de culpabilité qui tient à leur manque de traditions comme à leur puérilisme et elles sont toutes prêtes à devenir les victimes aveugles et insensées de la première puissance qui s'arrogera de l'autorité : il nous faut compter avec l'immaturité des hommes comme un fait indéniable". Ce qui contribue à expliquer le maintien des structures étatiques.

c) De l'Armée.

Evidemment, les mêmes phénomènes ont lieu au sein de l'Armée, cette autre ennemie des anarchistes. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle le colonel le "père du régiment", car, pour les raisons données plus haut, il est évidemment censé jouer le rôle d'un père pour ces malheureux versés dans l'armée alors qu'ils viennent tout juste de briser ces liens les rattachant à leurs parents.



Freud avait déjà cerné ce problème dans ses "Essais de psychanalyse", bien qu'il n'eût alors pas connaissance de ces phénomènes dont nous parlons, et il avait déjà fait, dans cet ouvrage, le rapprochement psychologique entre l'Eglise et l'Armée : "Dans l'Eglise et dans l'Armée, quelques différences qu'elles présentent par ailleurs, règne la même illusion, visible ou invisible, d'un chef (le Christ, dans l'Eglise catholique, le Commandant en chef dans l'Armée) qui aime, d'un amour égal, tous les membres de la collectivité (de cette égalité naît la force de cohésion des groupes envisagés). Tout le reste se rattache à cette illusion ; si elle disparaissait, l'armée et l'Eglise ne tarderaient pas à se désagréger."

## DEUXIEME PARTIE

---

### CONSIDERATIONS SUR L'EGLISE ET L'ETAT

Nous ne nous sommes préoccupé, jusqu'ici, que de l'aspect phénoménologique des faits. Ces données nous ont permis de mieux comprendre le pourquoi et, aussi, elles nous ont peut-être donné des armes et des objectifs nouveaux. Nous avons ainsi appris qu'il existait deux déterminismes qui rendaient possible l'existence des institutions considérées. Nous pouvons donc déduire, à partir de ces données, des objectifs et des moyens de lutte pour arriver à nos fins.

Sachant, par exemple, qu'un des déterminismes est la régression vers l'inconscient, un de nos objectifs sera de lutter contre cette tendance en favorisant une prise de conscience généralisée. L'autre déterminisme étant le rôle joué par les images parentales, nous lutterons pour que ces images aient le moins possible un contenu "autoritaire", c'est-à-dire que nous favoriserons des méthodes d'éducation les plus souples possibles.

Il nous faut, à présent, distinguer si l'Eglise et l'Etat sont des institutions à caractère positif ou négatif et ce, du point de vue psychologique.

#### A) L'ETAT.

Cette question va nécessiter une introduction relativement longue, mais il nous est impossible d'y échapper pour comprendre la suite de cet exposé. Il s'agit d'introduire la notion de "types psychologiques" (voir, à ce sujet, "Types psychologiques" de C. G. Jung).

Nombre d'entre vous savent qu'il existe un grand nombre de types psychologiques. D'où vient ce fait ? C'est que l'homme a, à sa disposition, un grand nombre de fonctions (parfois improprement désignées par le terme de "qualités"). Or, ces fonctions ont toujours un "pendant contraire", ce qui signifie, par exemple, que la fonction "raison" coexiste, chez un même individu, avec la fonction "irraison", ce qu'on désigne par le terme de couple contraire. Le problème avait déjà été étudié, dans l'antiquité, par Héraclite, qui parlait de ces couples de contraires et en avait fait dériver une philosophie. Ces fonctions contraires coexistent donc en l'homme, mais chacun a développé plus particulièrement une de ses fonctions,



laissant les autres dans une situation qu'on peut qualifier "d'inactivité" (pour mieux comprendre ce terme "d'activation", il pourrait être utile de consulter l'ouvrage de Jung : "L'Energétique Psychique"). La raison de cette décision est bien simple : l'enfant, pour obtenir ce qu'il voulait, a dû déjà développer une de ses facultés, et l'adulte s'est enfoncé plus encore dans cette tendance, forcé, qu'il était, de le faire pour résister dans la vie car, en ne développant qu'une de ses facultés (autrement dit une de ses fonctions), il parvient à une efficacité plus grande.

Le phénomène de "spécialisation", qui fait aujourd'hui des ravages, n'en est qu'une conséquence. Le lecteur a sans doute déjà senti que la spécialisation, excellente du point de vue de l'efficacité, n'en est pas moins une catastrophe sur le plan strictement humain. La psychologie confirme cette impression par les observations cliniques qu'elle a faites et qui tendent à montrer que, pour arriver à un équilibre harmonieux, l'homme doit développer toutes ses fonctions au même degré.

"J'ai déjà indiqué que la différenciation entre le développement culturel crée finalement une dissociation de fonctions fondamentales dans la vie psychique qui dépasse, en quelque sorte, la différenciation des facultés et atteint le domaine des attitudes psychologiques dont dépend le mode d'utilisation des facultés. La fonction différenciée procure bien à l'homme la possibilité d'une existence collective, mais nullement la participation et la joie de vivre que peut donner le déploiement des valeurs individuelles" (C. G. Jung "Types psychologiques").

Or, les sociétés actuelles tendent toutes à favoriser cette spécialisation. La société capitaliste et, plus encore, la société communiste, qui, toutes deux, visent à un rendement maximum. Seule, une société authentiquement socialiste pourrait être le cadre parfait pour l'épanouissement des facultés humaines.

Schiller, déjà, avait étudié cette question : "On peut même, par une tension exclusive de l'une ou de l'autre des facultés intellectuelles, engendrer des hommes exceptionnels, mais on n'enfantera une humanité heureuse et parfaite qu'en les soumettant toutes à une température égale. Et dans quel rapport serions-nous donc à l'égard des générations passées et futures si l'éducation de la nature humaine rendait nécessaire un pareil sacrifice ? Nous aurions été les domestiques de l'humanité, nous aurions, pendant quelques millénaires, accompli pour elle des travaux serviles et gravés, dans notre nature humiliée, les traces honteuses de cet esclavage afin que les générations plus tardives puissent, dans une oisiveté bienheureuse, veiller à leur santé morale et développer la libre stature de leur humanité ! Mais l'homme peut-il avoir, pour destination, de faire abstraction de lui-même en considération d'une fin quelconque ?".

C'est à croire que Schiller avait pressenti le marxisme.

## B) DE L'EGLISE.

L'Eglise que nous allons critiquer ici est, bien entendu, l'Eglise catholique. Nous négligerons volontairement les critiques d'ordre autre que psychologique. Notre critique sera dirigée dans le même sens que notre critique de l'Etat. C'est-à-dire que, psychologiquement, l'Eglise catholique pêche par spécialisation, non plus "matérielle", mais "spirituelle".



Nous avons parlé, dans notre introduction à la critique de l'Etat, des types psychologiques. De même, nous introduirons notre critique de l'Eglise catholique par l'étude de deux types psychologiques très généraux : l'Apollinien et le Dionysien. Une excellente introduction à cette étude serait l'ouvrage de Nietzsche : "La naissance de la tragédie".

En gros, l'Apollinien correspond au type introverti, le Dionysien au type extraverti. L'introverti, on le sait, s'intéresse au "sujet", et l'extraverti s'intéresse à "l'objet". Expliquons-nous par un exemple classique. La religion chrétienne, qui exalte uniquement le type Apollinien, donc introverti, s'est trouvée, à ses débuts, devant un dilemme de taille en ce qui concerne la position à prendre en face de l'esclavage régnant dans la société romaine. On aurait pû prévoir sa réaction en sachant qu'elle était apollinienne. En effet, l'esclave introverti cherchera à s'accomoder de son état d'esclave en recherchant des plaisirs d'ordre spirituel, donc introvertis. L'esclave extraverti, au contraire, se révoltera contre "l'objet", c'est-à-dire se révoltera contre sa condition d'esclave. On sait quel fût le choix de la religion chrétienne, et il ne pouvait être autre, étant donné la tendance exclusivement apollinienne de cette religion. Le même phénomène s'est reproduit lorsque l'Eglise prit, à la fin du siècle dernier, cette mauvaise position exprimée dans une Encyclique au sujet du mouvement ouvrier. Là non plus, il ne pouvait en être autrement.

Deux critiques sévères sont à formuler à ce sujet. La première concerne évidemment les effets pratiques désastreux qui découlent d'une telle position et que Lénine dénonçait en déclarant que "La religion est l'opium du peuple". La seconde sera qu'une telle attitude, exclusivement dirigée dans un sens, nuit à l'harmonie de l'individu pour les raisons développées plus haut. L'idéal est un mélange, dans un même individu, des types Dionysien et Apollinien. Un bel exemple de cet idéal est Gandhi, ascète et politique.

On comprendra mieux la nécessité d'une synthèse des deux types en considérant les effets néfastes de la morale sexuelle chrétienne. En effet, l'Apollinien refoulera ses tendances sexuelles incompatibles avec ce type précis. On connaît les résultats d'une telle façon de faire.

x  
x x

Nous sommes bien loin d'avoir épuisé tous les rapports de la psychanalyse à la pensée anarchiste. La psychanalyse est, en effet, une science véritablement révolutionnaire du point de vue social, et, si elle n'apparaît pas comme telle au premier abord, c'est que la plupart des psychanalystes se sont laissés intégrer par la société traditionnelle. A nous d'en tirer parti. A ce point de vue, on lira avec profit l'oeuvre de Wilhelm Reich, psychanalyste de tendance anarcho-syndicaliste.

Jacques LAMBINET  
(Bruxelles)



POURQUOI K. KORSCH ?

Dans le premier numéro de "Recherches Libertaires", une large place était consacrée à Karl Korsch, à travers l'étude de P. Mattick, et à ses thèses sur Hegel et le marxisme. Quelle est l'importance actuelle de Korsch dans une perspective révolutionnaire et libertaire ?

KORSCH ET LE MARXISME.

Korsch permet, tout d'abord, de comprendre l'évolution du marxisme en tant que théorie politique et en tant que méthode de réflexion, et, par conséquent, de montrer les failles et les raisons de sa dégénérescence pratique et idéologique. Pour lui, la rupture décisive entre théorie et pratique a eu lieu du vivant de Marx, et si ce dernier ne s'est pas laissé leurré par ses successeurs, le système s'est rapidement dissout, aboutissant à un principe absolu érigé en système pour la méthode, et au pire absolutisme pour la praxis.

En dehors des raisons propres à toute idéologie, quelles sont les causes de cet échec ? Essentiellement, le cadre historique qui fit que, dès ses débuts, la révolution se trouva limitée à la Russie et acquit un caractère national qui la conduisit à la seule possibilité de sa survie : dans un développement industriel de type capitaliste où le prolétariat demeurait sacrifié.

Mais des raisons plus profondes ne doivent pas être négligées : le centralisme (qui joua un rôle essentiel dans l'échec de la Révolution allemande), la méfiance des théoriciens, en particulier Lénine, pour la spontanéité. Il reste une raison que Korsch omet tout au long de son oeuvre : le rôle exclusif de l'économie dans l'explication de tous les phénomènes. Le marxisme, même sous sa forme la plus libertaire chez Korsch, néglige les aspects individuels de l'homme : psychologiques, sexuels... Et Reich explique ainsi l'échec de la Révolution russe : "La Révolution fit faillite au niveau des superstructures idéologiques parce que le porteur de cette Révolution, la structure psychique de l'être humain, est restée inchangée." (1).

Korsch, auquel nous devons associer Lukacs (avant ses reniements), Otto Rühle, Gorter et Pannekoek, fait partie de cette école marxiste que nous ne pouvons ignorer et qui, partie d'une critique radicale du marxisme de Kautsky, Bernstein et Lénine, est arrivée, par une élimination du centralisme, de l'autoritarisme et un retour à la spontanéité ouvrière, à ce que nous appellerons le "socialisme de conseils".

KORSCH ET L'IDEOLOGIE.

Il est cependant plus intéressant de dépasser ce cadre de la théorie marxiste, cadre que Korsch lui-même franchit vers la fin de sa vie, pour voir quels problèmes se posent à toute idéologie, fût-elle anarchiste.



L'essentiel est, dans ce rapport dialectique entre lutte sociale et idéologie révolutionnaire, qu'une idéologie ne peut se développer de façon révolutionnaire qu'en liaison avec la lutte réelle d'une classe opprimée. Selon Korsch, idéologie et lutte sociale sont les deux aspects d'un même phénomène, ce qui conduit à un examen des idéologies qui se sont appuyées sur le prolétariat (marxisme, anarcho-syndicalisme, syndicalismes révolutionnaire...), car ce dernier est dans une situation telle que "ce qui subsiste d'opposition ne saurait constituer une force sociale ; elle ne représente pas encore d'intérêts matériels assez considérables pour se dresser contre les intérêts matériels dont l'idéologie régnante est l'expression" (2). Ceci conduit également à ne pas se leurrer sur la valeur et l'efficacité des théories révolutionnaires qui s'ébauchent hors de toute lutte réelle, ce qui est, hélas, le cas pour toute pensée révolutionnaire actuelle, tout au moins dans les pays dits développés.

Sur le plan philosophique, Korsch insiste sur les limites de toute idéologie qui est ainsi marquée par les conditions dans lesquelles elle naît. Ainsi, le matérialisme dialectique est un processus qui correspond à une époque et à des conditions particulières ; il ne peut être valable dans l'absolu.

Des problèmes plus concrets, mais tout aussi essentiels, sont posés : nécessité d'un internationalisme de la révolution et rapports entre les organisations ouvrières et la révolution. Ici Korsch est formel : les organisations ouvrières ne peuvent, sous peine d'échec, survivre à la révolution en tant qu'organes de pouvoir ou de représentation ; nous retrouvons-là une des idées essentielles de Pannekoek : "un parti politique ne peut apporter la liberté, vainqueur, il amènera seulement de nouvelles formes d'asservissement. Les masses travailleuses ne peuvent gagner leur liberté que par leur propre action organisée, qu'en prenant leur sort entre leurs mains, que par un effort de toutes leurs facultés, pour diriger et organiser elles-mêmes leur combat et leur travail au moyen de leurs conseils. Aux partis, incombe alors d'étendre compréhension et savoir, d'étudier, discuter et formuler les idées sociales et, par la propagande, d'éclairer l'esprit des masses." (3).

Le mot "parti" est employé par Pannekoek dans un sens très large, il englobe toute forme d'organisation, quelle qu'en soit la structure, centralisée ou fédérée, et quel qu'en soit le but, corporatiste ou politique.

#### LES INSUFFISANCE ET LES LIMITES.

La pensée de Korsch reste, cependant, malgré sa haine de tout dogmatisme, fixée sur les problèmes économiques, ce qui le conduit à répéter certaines erreurs de Marx : nécessité d'une industrialisation poussée, pour permettre la révolution. nécessité que Korsch a beaucoup de peine à faire cohabiter avec l'internationalisme qu'il réclame.

La révolution, vue ainsi sous l'angle économique, devient un tout qui est ou n'est pas. Cela nous ramène à une conception plutôt mythique de la révolution considérée comme un moment donné après lequel il n'y



aura plus rien à faire. C'est une conception à laquelle il nous faut opposer celle de Landauer : "Le chemin qui mène d'un esprit commun finissant à un nouvel esprit commun, à travers la violence et l'insurrection, à travers la misère des masses et la génialité de certains individus : c'est cela la révolution" (4).

Par ailleurs, l'analyse des classes sociales reste, chez Korsch, peu fouillée, limitée au seul critère de répartition des revenus.

#### ACTUALITE.

Korsch demeure, cependant, très important pour la compréhension de l'évolution du marxisme et, surtout, pour écarter les illusions qui peuvent exister sur la validité des théories révolutionnaires d'aujourd'hui, coupées de toute lutte ouvrière, même, et surtout, lorsqu'elles se réclament du prolétariat et de la lutte de classe.

"Privée de forces matérielles, l'opposition devient un luxe : elle est faite des lumières privilégiées d'hommes intelligents qui pourraient bien mépriser à la fois la société et ses victimes, elles qui prennent, avec tant d'obstination, la défense de l'irrationalité triomphante" (5).

Michel HIRTZLER  
(T.A.C.)

---

(1) W. Reich. - "The Sexual revolution".

(2) P. Mattick. - "Les limites de l'Intégration". Cahiers de l'ISEA. Août 1966.

(3) A. Pannkoek. - "Thèses sur la lutte de la classe ouvrière contre le capitalisme" dans "Cahiers de discussion pour le socialisme de conseil", n° 2.

(4) G. Landauer. - "Die Revolution". - Monde Libertaire n° 126.

(5) P. Mattick. - "Les limites de l'Intégration". - Cahier de l'ISEA Août 1966.



A PROPOS DE LA  
"LETTRE OUVERTE AU MOUVEMENT ANARCHISTE"  
DE L'U.G.A.C.

-----

"Recherches Libertaires" se devait, étant donné le rôle qu'il veut jouer, de réserver une large place à la discussion de cette Lettre qui est le premier élément dans une confrontation qui doit poser les problèmes organisationnels et ceux des analyses politiques actuelles. Il est, en effet, évident que, depuis de nombreuses années, le manque d'analyses actualisées s'est fait cruellement sentir dans le Mouvement anarchiste. Pour ce qui est des problèmes organisationnels, les événements très récents de la Fédération Anarchiste ont démontré, s'il en était encore besoin, leur importance et leur urgence.

Fidèles à un esprit que nous avons essayé de définir, il est évident que cette discussion a, comme préalable, l'abandon des vieilles querelles liées à un passé qui n'est pas encore historique. Nous considérons ici, un texte qui pourra évidemment être précisé et modifié par ses auteurs dans ces colonnes-mêmes. Nous le prenons pour un élément, et rien qu'un élément, dans cette confrontation qui devrait nous permettre de jeter les bases d'une véritable organisation anarchiste et révolutionnaire, organisation dynamique se créant à travers les échanges et les actions.

Il est donc primordial que cette discussion ne soit pas une polémique sur un texte (qui, de l'avis-même de ses auteurs, est déjà dépassé et qui était aussi une provocation par l'attaque d'un certain nombre de tabous anarchistes), mais un essai de dépassement des thèmes abordés et un complément dans des domaines oubliés.

C'est donc dans cet esprit que nous allons essayer de dégager les lignes de force qui vont guider les actions et les analyses à venir.

#### DE L'ORGANISATION

Nous pensons, avec les camarades de l'U.G.A.C., que la cohérence est essentielle pour un mouvement qui se veut révolutionnaire. C'est pourquoi nous nous devons de dépasser le cadre de la Fédération Anarchiste actuelle où la cohabitation des tendances, qui ne sont pas toutes révolutionnaires, amène une paralysie significative qui lui sert d'alibi.

Cependant, où nous ne sommes plus d'accord, c'est lorsque l'on prétend définir la base commune d'une telle unité par quelques phrases creuses flairant un scientisme très XIX<sup>e</sup> siècle. Cette impression est accentuée par les références à Kropotkine, surtout lorsque cette caricature de méthode se termine par un ultimatum : "Tout principe défini hors de cette méthode est dogmatique, autoritaire, donc contraire à l'anarchisme". C'est aller trop vite. En effet, si nous notons l'apport dialectique dans le raisonnement, nous aurions aimé qu'il en soit fait mention dès le départ,



comme moyen d'élaboration d'une analyse dite scientifique. Cette méthode est donc à préciser, non pas en théorie et en phrases creuses, mais dans la pratique commune.

D'autre part, on nous parle de l'unité tactique avec laquelle nous sommes, évidemment, d'accord, mais une inquiétude, cependant, surgit quand nous lisons : "il doit y avoir possibilité de cohabitation de diverses méthodes d'action dans des domaines autres que l'action révolutionnaire". Qu'est-ce à dire ? Notre action révolutionnaire ne serait donc pas globale ? Quelle hérésie ! Si nous sommes quelquefois taxés de situationnisme, c'est que nous faisons nôtre sa critique globale de la société de consommation qui fait de nous des consommateurs, de l'économique au culturel.

Cette absence de radicalisation des problèmes des pays industriels expliquerait la grande absence de cette Lettre : l'analyse de la France et des possibilités de lutte révolutionnaire en France, analyse qui est essentielle car, hors les belles paroles, que faire autre part quand, dans ce pays, nous sommes impuissants ?

### DE LA REVOLUTION

Nous nous voulons révolutionnaires. Nous sommes donc d'accord avec la critique des humanistes et des non-violents, mais, au-delà, que représente pour nous la révolution ? Un moment ! Oui, rien de plus. Un moment de violence, de bouleversement des structures, et, surtout, de prise de conscience et de révolte individuelle. S'il y a un acquis dans toute révolution, ce n'est pas au niveau des structures, qui représentent la cristallisation et l'abandon des revendications, mais au niveau individuel acquis qui reste quelquefois du domaine subconscient mais prêt à rejaillir dans une situation positive.

Cette conception de la révolution explique aussi que nous soyons en désaccord complet sur la valeur des régimes russe et acolytes où "c'est seulement là que la liberté aurait un sens". L'acquis de la Révolution Russe est aussi lointain et aussi refoulé dans les profondeurs du subconscient que peut l'être le souvenir de la Commune pour un parisien. Dire que la Révolution de 1917 est à continuer, n'a aucun sens dans notre perspective et est un leurre. Ce n'est pas en cherchant la terre promise, qu'elle soit à la Chine pour certains ou la Yougoslavie pour d'autres, que nous avancerons.

### DE L'ALPOCESSION

A accorder une importance démesurée à certaines structures économiques qui ne sont encore que des mots, on en arrive aux pires absurdités. En effet, il y a une contradiction totale entre ce qu'est une véritable autogestion - qui s'accompagne d'une prise de pouvoir totale par les travailleurs, pouvoir tant économique que politique, et qui ne peut exister qu'avec une prise de conscience individuelle - et une vague structure économique qui lâche un peu de lest pour mieux faire cravacher les ouvriers.



La prise de conscience ne peut être postérieure à l'instauration d'une structure économique, aussi libertaire soit-elle, - toute prise de conscience véritable entrant en conflit avec les structures économiques et politiques existantes.

Si nous sommes révolutionnaires, c'est que nous pensons que l'instauration de la véritable autogestion et du fédéralisme se fera à travers des luttes violentes, par le truchement de nombreuses révolutions, par une opposition constante aux structures, et non pas par le miracle d'une ligue de philanthropes.

Nous ne prétendons pas pouvoir réussir à liquider totalement et en même temps le Capital et l'Etat, mais nous prétendons que tout bouleversement révolutionnaire est un acquis et une étape vers la liquidation des deux que l'on ne peut séparer. Nous n'aurons pas à choisir entre le Capital et l'Etat, dans une situation révolutionnaire, mais à pousser la lutte au maximum dans les deux sens sans, pour autant, croire que ce sera le Grand Soir.

#### DU MARXISME.

Il s'avère que les attaques dont nous sommes l'objet portent toujours sur le fait que notre anarchisme est plus ou moins teinté de marxisme. C'est une fausse querelle. Nous sommes tous marqués par notre époque et nos analyses sont évidemment teintées de marxisme. Mais, où le problème est faussé dans cette Lettre, c'est lorsque l'U.G.A.C. se demande si nous devons soutenir une révolution "marxiste". C'est, en effet, absurde. Une révolution est une réaction violente contre les structures existantes, qu'elles soient marxistes ou libertaires dans leur inspiration. Le moment révolutionnaire n'appartient à personne. La nature des structures qui lui succéderont ne le qualifie en rien. On peut évidemment comparer les structures qui ont succédé aux révolutions russe et espagnole, mais il est absurde de comparer ces révolutions elles-mêmes. Le bolchévisme a mis fin au moment révolutionnaire par le centralisme, et la C.N.T. a mis fin au moment révolutionnaire de certaines régions par le fédéralisme dirigé.

"Un parti politique (1) ne peut apporter la liberté : vainqueur, il amènera seulement de nouvelles formes d'asservissement. Les masses travailleuses ne peuvent gagner leur liberté que par leur propre action organisée, qu'en prenant leur sort entre leurs mains, que par un effort de toutes leurs facultés pour diriger et organiser elles-mêmes leur combat et leur travail au moyen de leurs Conseils".

Une organisation, fut-elle anarchiste, ne peut demeurer révolutionnaire si elle n'accepte pas de se dissoudre dans les organismes que crée le prolétariat en période révolutionnaire.

#### EN CONCLUSION

Une évidence : il nous faut travailler à mettre en place une "structure de discussion" qui nous mènera, de façon dynamique et constructive, à une



véritable Fédération anarchiste révolutionnaire.

La "Lettre ouverte" de l'U.G.A.C. montre, par ses insuffisances, les difficultés qui nous attendent et prouve que les bases "théoriques" d'un regroupement des anarchistes révolutionnaires restent à trouver.

La T.A.C.

---

(1) Ici, Pannekoek utilise le mot parti dans le sens très large d'organisation, quelle qu'en soit la structure.



CORRESPONDANCE

Un camarade nous demande de passer cette annonce : "En vue d'éditer une plaquette de "poèmes révolutionnaires", je cherche toutes poésies d'auteurs anciens et contemporains. Les camarades ayant la possibilité de m'en faire parvenir en sont remerciés à l'avance. Il va de soi que les oeuvres des camarades libertaires seront chaleureusement accueillies. - PIOUS, 194, rue Maurice Jouaud, à Rézé-les-Nantes (44).

A propos de l'article paru dans le n° 1 et consacré à Landauer, Roland Lewin nous signale que "Gustav Landauer fut commissaire à l'instruction publique sous la République bavaroise des Conseils et qu'il avait épousé la poétesse Hedwig Lachmann (1868 - 1918)". Il nous indique les titres de deux livres omis dans la bibliographie de G. Landauer :

- "Der Todesprediger" (Le prédicateur de la mort), 1893, roman  
- "Macht und Mächte" (Pouvoir et pouvoirs), 1903, nouvelles  
et nous envoie une longue bibliographie sur la révolution allemande, que nous publierons prochainement, ainsi qu'une étude consacrée à Erich Mühsam. A ce propos, il nous précise que E. Mühsam fut assassiné au camp d'Oranienburg et non d'Orienberg.

Toujours sur ce sujet, Maximilien Rubel nous apprend "qu'il avait publié, vers 1936, un texte de Landauer, avec une présentation, dans "Verbe" (cahiers éphémères, 2 numéros)", et qu'il avait alors commencé à traduire "L'appel au socialisme".

Des camarades parisiens ont entrepris un travail sur la sexualité et sa place dans le combat révolutionnaire. Il se trouve concrétisé par :

- Une exposition, à partir du 7 Février, à la Nef de Paris, 25, rue des Boulangers à Paris (5°)
- Une conférence, le Vendredi 17 Février, à 20 H, 30, au 44, rue de Rennes à Paris (6°)
- Une brochure (nous écrire).